

# La mèche

AI 1970 — No 3 bis

B. P. La Mèche 3020 Toulouse

Journal gratu

## Quand c'est insupportable on ne supporte plus

Ce qui est étonnant dans cette ville c'est bien que personne ne s'étonne de rien.

La composition du milieu n'est pourtant pas sans faire penser à un mélange détonnant,

Ici tout le monde admet tout le monde et chacun fait tranquillement ses affaires dans son petit coin.

Une minorité plastronne insolemment avec la bénédiction des curés, voire des élections, la majorité se décompose silencieusement en prenant bien soin de ne déranger personne.

Si l'on crève à Millau, on a toujours la délicatesse de le faire sans bruit, pour ne pas déranger les voisins, qui de leur côté ne font pas plus de bruits mais n'en crévent pas moins.

Les Millavois sont avant tout des gens bien élevés. M. Delmas, l'un des éleveurs, fera sans doute transformer la mairie et la préfecture en étable modèle, « faut bien nourrir les bœufs, ils tirent la charrue ».

### LA MINORITÉ TAPAGEUSE

Dans cette ville, logiquement et heureusement, les patrons gantiers, les banquiers et les curés ne sont pas encore majoritaires.

Pourtant on les voit partout. Faute de n'avoir pas le monopole de l'inutilité, ces béotiens ont celui de l'expression.

Certes, ils sont chez eux. Ils nous l'ont si bien fait comprendre, que plus personne en dehors d'eux ne se sent chez soi. La majorité est ici plus silencieuse que partout ailleurs.

Au fil des jours, la bourgeoisie locale s'est faite de plus en plus arrogante, de plus en plus envahissante. Elle a colonisé Millau. L'expérience des curés en ce domaine fut un incontestable élément de succès.

Tout le monde peut juger du résultat, Millau est un haut lieu de la civilisation bourgeoise. Chaque chose est à sa place. Rien ne bouge. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

### DICTATURE DE LA MINORITÉ

Selon le petit Larousse, l'exercice sans contrôle du pouvoir absolu et souverain s'appelle dictature.

Or, quel est l'individu de bonne foi qui oserait soutenir que la bourgeoisie Millavoise est entravée par quoi que ce soit dans le maintien de son pouvoir ?

Que recherche la bourgeoisie ? En premier lieu le fric. En second lieu « l'ordre ». Son « ordre » bien sûr, c'est-à-dire le désordre qui lui permet de faire son beurre en toute tranquillité.

Car qu'est-ce donc qu'un régime où pour conquérir le droit à la vie il faut soit se vendre, soit bouffer les autres ? Nous maigrissons de régime en régime.

En attendant, les bourgeois vivent grassement de leur souveraineté, tandis que nous crevons de la nôtre.

Ces porcs ont parfaitement réussi leur sale coup. Les voilà, momentanément, maîtres absolus. Leur dictature s'est instaurée, sans bruit.

Ici, pas de pas cadencé, pas de flics aux gueules de SS, mais tout simplement

Midi « libre » et de bons poulets bien de chez nous. D'ailleurs, les miradors ça ferait peur aux touristes, et puis ça ne sert plus à rien quand chaque individu est un flic sans uniforme.

Un flic, ça fait régner « l'ordre » et ça ne cherche pas à comprendre, ça se comprend aisément.

Le « bon » Millavois, ça travaille dur, ça mange peu, ça cause encore moins, ça « va au lit » tôt et ça ne cherche pas à comprendre non plus.

Quand l'esclave chante, le maître danse.

Il n'y a pas de plus grande joie pour le maître que d'entendre ses esclaves forger leurs chaînes en sifflant.

A Millau, tout le monde sifflote et les chaînes sont solides. Il ne faut pas faire de bruit, il faut respecter ce qui est « respectable », il ne faut pas bouculer les flics, encore moins les curés, il faut être poli, il faut aimer son travail, son patron, son maire, son député, son professeur; si l'on est jeune, il faut attendre... de savoir pourquoi il faut attendre... pour attendre ensuite en « sachant » pourquoi.



Quand le peuple collabore à sa propre soumission, la dictature atteint son point culminant.

Aimer et défendre sa condition d'esclave est la pire des perversions, mais c'est aussi la force la plus considérable de la dictature des maîtres. La bourgeoisie se porte bien (!). Provisoirement, Millau compte aujourd'hui trente-cinq mille « mini-rois » dont les plus grands, les dirigeants n'ont pour paraître que la grandeur du ridicule. A défaut de fonder sa vie sur la souveraineté, on tente aujourd'hui de fonder sa souveraineté sur la vie des autres. Mœurs d'esclaves.

MILLAU,

PARADIS DES ESCLAVAGISTES

Tout ce qui ne combat pas radicalement le pouvoir, est au service du pouvoir, le renforce.

Combattre radicalement, c'est s'attaquer à la racine. La racine du pouvoir ça n'a jamais été les élections, ça n'a jamais été Delmas, ce pitre, pas plus que la chambre de commerce, ce bordel.

Alors, pas de luttes dérisoires ! Le pouvoir a besoin que l'on s'agite autour de lui. Les fous ont toujours fait rire les rois. Et puis il faut bien distraire le peuple.

Les pétitions, les motions, les réunions, les élections, ça ne sert pas à rien. Ça sert le pouvoir.

Du côté de chez Gabriac, du côté de chez Guibert, on se marre bien; ça se comprend. Les ouvriers gantiers vont en pétition en pétition, alors que les bourgeois vont de piscine en piscine. Ce n'est pas pour rien qu'il se dit parfois que la ganterie fait un plongeon.

Ce qu'il y a de grave, c'est que non seulement les prétendus opposants ne s'opposent à rien, mais c'est en plus qu'ils ne sont eux-mêmes rien du tout.

Car, enfin, si les actuels « socialistes » étaient un peu moins cons, ils auraient pu comprendre par exemple que lorsque la bourgeoisie, par la bouche de son meilleur flic, Marcellin, déclare : « Le pouvoir est dans les urnes, il n'est pas dans la rue », c'est de son pouvoir qu'il s'agit et de rien d'autre. A-t-on déjà vu le maître apprendre à l'esclave comment devait faire pour se libérer. Il faut être aussi prétentieusement ridicule que les dirigeants du P. « S. » U. ou du parti italien français pour s'imaginer pouvoir battre la bourgeoisie sur son propre terrain.

S'en prendre aux élus locaux après avoir accepté les élections, voilà une attitude de pauvre d'esprit. De Delmas, on peut toujours en faire un méchoui, ça ne doit faire vomir personne. Mais

la solution est ailleurs. Labonne ne serait sans doute pas plus « fin » que Delmas, même avec des petits pois et de la vodka.

Des « élus locaux », du maire, de la chambre de commerce, des députés, du sous-préfet et de tous les autres accessoires, on en a rien à foutre !

Ces « gens » là n'ont un pouvoir que parce qu'on veut bien leur en donner et l'accepter. Il n'y a pas de tyrans, il n'y a que des esclaves; là où nul n'obéit personne ne commande.

Il n'est pas bien difficile de comprendre que de « gens » ayant des intérêts diamétralement opposés aux nôtres, nous n'avons rien à attendre, sinon des promesses, encore des promesses, et des flics.

S'opposer au pouvoir ce n'est pas dialoguer avec lui, même en haussant le ton (lui il hausse les prix). Ce qui fait la raison d'être du pouvoir c'est qu'on le prenne en considération.

Ne laissons pas la bourgeoisie s'occuper de nos affaires. Réglons notre sort nous-même.

Les « opposants » de « ghocheu » ne s'opposent à rien. Ils pataugent depuis longtemps dans le marais de la bour-

en surnageant dans l'ennui, englué de principes, de doutes, de peurs, enchaîné au passé, privé d'horizon, condamné à passer de la chambre à la cuisine, de l'usine à la télé, du désir de vivre au confessionnal, c'est évidemment bien difficile à admettre.

Alors que faire ? La « sagesse » des « socialistes » rejoint les sermons de curés, et les promesses de l'état. Attendez, nous nous occuperons de vous. Ce n'est vraiment qu'une question de temps. Curés, « socialistes », « communistes », tous s'agitent, tous promettent un « paradis » d'infortune. Pour les uns, la voie sera ouverte par la « démocratie »; pour les autres, par la sainte prière.

Le résultat ne s'est pas fait attendre; tout le monde attend.

Et comme, en attendant, une cage reste une cage tant qu'on ne la démolit pas, il a bien fallu se l'aménager.

Chaque Millavois, dans un coin de sa geole, s'est taillé une toute petite lucarne. C'est par là qu'il reçoit le prix de sa misère. Il y voit défiler bien des têtes de lards. Les marchands d'illusion sont d'autant plus nombreux et variés que la misère est grande. « 1917, 1936, mai 1968, sont des grandes victoires des forces ouvrières et démocratiques »,



geoisie. Leur nullité vient en grande partie du fait qu'ils n'ont jamais su quels sont leurs ennemis, quels sont leurs amis, quelles sont leurs armes et comment se battre. Seulement ça !

L'incohérence et le mensonge sont le résultat de la compromission sans cesse grandissante avec le capitalisme et ses produits. A Millau comme ailleurs, les « socialistes » ont tout dit, c'est-à-dire n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, n'importe où, pour n'importe combien. Autant de phrases creuses ne pouvaient manquer de leur retomber sur la gueule. Depuis les retombées, il n'y a plus aucun socialiste dans cette ville.

ESCLAVES DU PARADIS  
PRISONNIERS DU MENSONGE

Il faut bien vivre. Nous sommes là pour ça, même si parfois c'est difficile à croire. Et pourtant survivre petitement,

« l'élection de Rocard est un pas en avant pour l'unité de la gauche ». « Si j'ai interdit la pilule c'est parce que les travailleurs ont trop l'habitude d'en prendre. » « Prions mes frères. » « La nouvelle société », etc. Et tout le monde s'incline. Chaque prisonnier bricole sa cage, s'aménage son petit coin. Il attend que ses pères spirituels, ses « responsables » (c'est-à-dire ceux qui pensent et agissent à sa place) réapparaissent entre un « Pater Noster » et un « Je vous salue... », entre un discours à l'Assemblée nationale et un dîner à l'Elysée.

Tous les marchands d'illusion organisent la passivité collective. Le mensonge est dans la bouche de tous les responsables. Il est leur seule raison d'être.

Ce n'est ni en balbutiant « paix au Vietnam », ce ridicule cri de ralliement de tous les débris de la vieille gauche humaniste, ni en achetant une nouvelle voiture, ni en fumant Luky Strike « la cigarette de l'homme heureux », que l'on échappe à sa condition de détenu.

**FAUTE DE MIEUX  
ON SE CONTENTE DE SA CAGE**

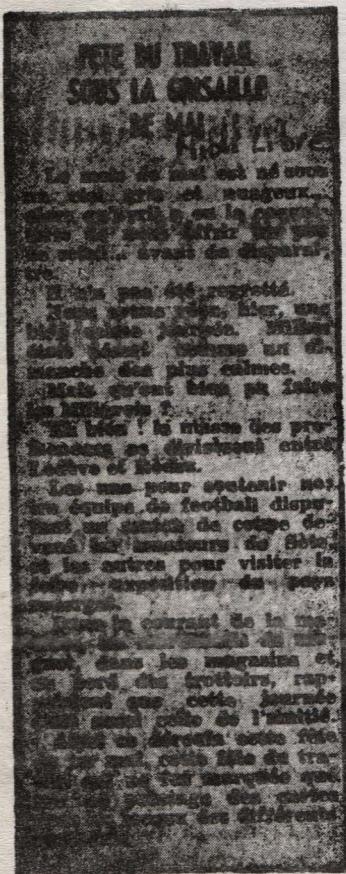
A Millau, tout le monde « s'en fout ». C'est un air très connu. Il n'y a plus que les derniers débris de la vieille « gauche » pour essayer de « faire prendre conscience » aux autres de choses dont pour leur part ils n'ont jamais eu véritablement conscience, et pour se lamenter ensuite de leur insuccès cuisant.

Le mensonge ne réussit à personne. Dès que le socialisme est devenu le fait de politiciens, de prétendus tacticiens, de calculateurs, de menteurs, de chefaillons, tout le monde, à juste titre, s'est désintéressé des guignols et des bureaucrates.

Il n'y avait pas 300 personnes au meeting intersyndical de protestation des organisations syndicales sur la crise de la ganterie. Ça n'a rien de surprenant, mais il se trouve encore des gens de « ghôcheu » pour s'en avouer surpris, sans doute n'ont-ils pas encore compris qu'à propos de clowns, ils ne rivalisent pas encore avec Guy Lux.

Tout le monde s'en fout. C'est presque exact.

Mais à qui la faute ? Les casseurs sont les payeurs.



Ceux qui ont brisé le mouvement ouvrier n'ont plus qu'à s'écraser.

Les fausses luttes, les luttes partielles, les luttes inachevées, les luttes dirigées par les bureaucrates (la C.G.T. en mai à Millau) ne pouvaient aboutir qu'à l'épuisement. Gare au retour de manivelle.

**QUE PROPOSEZ-VOUS ?**

Remarquons tout d'abord que cette « question », si elle se fait plus ou moins attendre, prend toujours l'allure d'un défi.

Il est très significatif que ceux qui la posent (comme on pose culotte) n'ont le plus souvent soit rien à proposer, soit des conneries, ce qui est pire.

Elle reflète bien la mentalité de marchand qui régit notre époque. Je veux bien perdre mes illusions, mais donnez-m'en de nouvelles, sous-entend l'interrogateur. Les lois de l'offre et de la demande sont entrées dans les mœurs.

Pour avoir droit à la parole à l'heure actuelle, il faut avoir l'air d'un représentant de commerce (et si possible être agréé).

Le gouvernement propose sa « nouvelle » société, la droite son « ordre » moral, Dim ses nouveaux « collants », la vieille « gauche » son « unité », le pape « sa » bénédiction, le P. « C. » F. de l'avancement pour sa « démocratie ».

D'ailleurs, nous les avons tous vu ces représentants de commerce. « C'est pas n'importe qui », « ça passe à la télévision, ça fait « la une » des journaux à gros tirage, ça se déplace avec des journalistes, des photographes ». Et puis ça a de l'expérience, ça fait son métier avec amour, ça se dévoue, ça cause bien, ça a de petits représentants officiels, ça possède normalement une organisation de masse (évidemment « démocratique »).

Face à cela, sans délégués à l'assemblée, sans vedette, sans page de « gloire », sans kermesse annuelle, sans anciens combattants, sans martyrs, nous faisons figure d'amateurs.

Mais peu importe. A ceux qui attachent de l'importance à ce genre de choses, nous n'en reconnaissons aucune.

Ce que nous proposons, tout d'abord un refus catégorique de toutes les propositions « alléchantes ». Nous ne sommes pas des marchands. Nous ne participerons pas aux enchères de la démagogie.

C'est aussi, avant de savoir comment on se bat, de préciser très clairement pourquoi on le fait.

Par exemple : nous battre pour la démocratie nous convient d'autant plus qu'elle sera avancée, mais il ne faut pas prendre les curés pour des enfants de chœur. Qu'on nous explique un peu, du côté stalinien, comment en laissant subsister la bourgeoisie (et elle ne se limite pas aux grands monopoles) on peut « ouvrir la voie au socialisme ».

La bourgeoisie est l'élément bénéficiaire du capitalisme. L'un n'existe pas sans l'autre. Instaurer le socialisme c'est le faire disparaître. Ce n'est pas

un gouvernement de gauche, pas un décret ministériel, qui fera disparaître la bourgeoisie (ayant des députés au parlement).

Oser faire d'aussi piteuses propositions traduit le désir de certains de conserver leur place tranquille dans une organisation qui n'a plus de communiste que le nom.

Un tel projet rivalise avec celui du parti socialiste (« changez de cravate, une cravate vous changera »). Le nihilisme bat son plein.

Ce que nous proposons c'est donc dans un premier temps le refus de proposer n'importe quoi ou une quelconque idéologie, ce qui est pire.

Nous tenons à montrer que ceux qui ne combattent pas radicalement le pouvoir, c'est-à-dire dans toutes ses manifestations et partout où il se trouve, soutiennent le pouvoir. Ils ne représentent qu'une variante du mensonge bourgeois et en cela nous les dénonçons comme étant plus dangereux que les penseurs attirés de la bourgeoisie.

Que les choses soient dès maintenant bien claires : ce n'est pas un vague sentiment socialiste et quelques propositions d'actions qui mettront en péril la classe bourgeoise, mais un refus radical donc global du capitalisme et des modes d'existence qu'il impose.

Ce refus nous l'élaborons de façon très succincte dans les pages qui suivent. Que son importance n'échappe à personne, car avec le temps personne n'échappera à ses manifestations.

De ceux que nous ne voulons pas comprendre, nous ne cherchons pas à être compris. Des autres nous sollicitons toute leur aptitude à comprendre sans mauvaise foi ni condescendance.

Les problèmes qui sont, ici, rapidement abordés, sont traités, par ailleurs, avec forces exemples et références dans de nombreux ouvrages. L'analyse s'en ressent, elle est d'autant plus difficile à admettre qu'elle est extrêmement brève. Ceux qui comprennent de quoi est faite la passivité ne manqueront pas de comprendre la virulence toute relative de certains articles. Le ton, au même titre que le fond, reflète une appréciation tactique du moment.

Tout ce qui nous paraît d'une grande importance n'est traité que partiellement, rapidement, bien des analyses manquant tout simplement. Cela provient tout à la fois du manque d'argent, de temps, et de la paresse de chacun de nous.

Cette même paresse et un mépris certain de la propriété privée, nous ont amené à user de nombreuses citations sans pour autant rappeler leurs auteurs (mis à part certaines citations tendant à rappeler aux « communistes » qu'Andrieu n'a jamais su lire Marx, autrement que pour le vendre).

Certains ouvriéristes et autres petits bourgeois en mal d'éducation du peuple ne manqueront pas de hausser les épaules en prétendant que ce journal est trop abstrait, trop difficile, de peu d'intérêt pour « ceux qui travaillent dur ». Nous répondons d'avance à ceux qui sont réduits à prendre les autres pour des cons afin de pouvoir s'accommoder de leur bêtise, qu'un jour prochain il leur faudra rendre des comptes de leur mépris. C'est parce que la vieille gauche pleurnicharde et dégénérée s'est sentie des devoirs messianiques, parce qu'elle n'a jamais su ce qu'est la théorie et ce qu'est la pratique, qu'elle a trahi le prolétariat. L'infantilisme des penseurs de « gauche », qui parlent encore du prolétariat comme un éleveur parle de son bétail, ne manquera pas de retomber sur la gueule de ceux qui le cautionnent.

### THÉORIE DE LA PRATIQUE

Les avant-garde n'existent pas, il n'y a que des arrières-garde. **Seuls sont révolutionnaires ceux qui marchent au pas de la réalité.** Marcher au pas de la réalité c'est savoir ce qu'est la réalité du capitalisme et agir en conséquence. Ceci implique l'énoncé de positions théoriques réalistes et radicales.

En ce sens, **la théorie n'est pas autre**

**chose que l'intelligence de la pratique.** C'est de la pratique que doit être issue la théorie et non l'inverse.

La théorie, dans ce cas, n'est autre chose que l'énoncé clair et cohérent de ce qui est déjà ressenti et pratiqué dans la lutte pour l'émancipation totale.

**La théorie est une arme, et rien d'autre.** Issue de la pratique, c'est dans la pratique qu'elle doit se réinscrire.

Pour notre part, nous n'avons qu'un désir : dire ce qu'il nous paraît important de dire. **Si nous nous intéressons à la qualité de ce qui doit être énoncé, nous nous foutons éperdument du nombre de ceux que ça intéressera.** Que personne ne compte sur nous pour édulcorer notre critique dans le désir de ne pas trop déplaire. Nous ne cherchons pas à séduire. Que les suiveurs, les militants et autres curés restent chez eux, pas d'emmerdeurs avec nous.

C'est bien parce que nous sommes sûrs que la réalisation du bonheur individuel passe par la réalisation du bonheur de tous, que nous n'acceptons pas de nous sacrifier aux autres. C'est d'une vie de groupe qu'est né ce journal, c'est du même désir de vivre, et non de celui de se sacrifier, que dépendra la suite.

La seule perspective pour nous digne d'intérêt est celle d'une révolution totale.

Le succès de cette révolution dépendra de la victoire des conseils ouvriers, négation radicale du pouvoir bourgeois et affirmation des désirs du prolétariat.

La réorganisation de l'économie sur la base conseilliste (2) implique l'abolition de la société de classe et par là même la disparition de tout pouvoir.

Le cri des ouvriers et des marins de Cronstadt : « Tout le pouvoir aux soviets et non au parti » et leur écrasement militaire par Trotsky et Lénine nous mène aujourd'hui à affirmer : l'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier capitaliste aura été pendu avec les tripes du dernier bureaucrate.

(1) Si les bourgeois millavois ne sont pas capables de se tailler leur place au soleil, face au reste de la bourgeoisie, c'est leur affaire. Il est bien connu que les bourgeois, non contents de bouffer les autres, se bouffent entre eux. Bon appétit Messieurs, vous ne perdez rien pour attendre.

(2) L'expérience du Soviet de Cronstadt, des conseils ouvriers de Turin en mars-avril 1920, des conseils d'ouvriers et de soldats en Allemagne en 1918 et 1919, des communautés agraires en Espagne en 1936, restent autant d'exemples de tentative radicale d'émancipation du prolétariat.

## L'IDÉOLOGIE EN ŒUVRE

Le monde des idées est le produit du monde réel (Marx).

Ce n'est pas en changeant le monde des idées que l'on amènera des changements dans le monde réel. Le contraire s'est toujours produit et se produira toujours.

L'idéologie bourgeoise est le produit du système capitaliste. Le système capitaliste l'a secrété à la seule fin de **défendre** son exploitation, en « justifiant » tout ce qu'il a amené. Le capitalisme a amené tout ce qui existe dans la société bourgeoise.

Rien n'existe en dehors de la réalité. Or **la réalité c'est le système économique, base de notre société.** (Ce n'est pas par hasard que les rapports humains sont devenus des **rapports de force** et des **rapports marchands**.)

L'économie est divisée en de très nombreux secteurs **séparés**, qui se regroupent par catégorie dans trois grandes branches **apparemment séparées** : secteurs primaire, secondaire, tertiaire. Les séparations sont nombreuses, mais il n'en reste pas moins qu'elles sont toutes produites par **un seul** système économique.

**Le type de production qui englobe tout est unique.** Le système capitaliste secrète l'idéologie qui lui permet de se maintenir en place. Dans **cette idéologie, exactement comme dans l'économie d'où elle**

## L'AMOUR DU TRAVAIL

Le travail, une nécessité ? un besoin ? un penchant ? : **NON.** Une obligation qui n'a rien à voir avec le plaisir ou la jouissance. Proclamer le travail comme un but, une chose respectable à aimer et rechercher, c'est être vicieux et débile. On se rappelle le joyeux trio travail-famille - patrie des fascistes locaux. Nous travaillons par force et non par goût. Aucun plaisir à se prostituer pour un salaire de misère pendant toute notre vie. Autre chose à faire qu'à s'emmerder les trois quarts de son temps derrière cet esclavage légal et sanctifié. Et quand on s'arrête, on crève un peu plus tard ; on est réduit à perdre sa vie en la gagnant. S'abrutir 8 heures par jour, être content de l'argent qui nous est donné comme une aumône alors que nous produisons dix fois ce que nous rece-

vons, c'est une conduite de châté et de veaux.

Le travail n'est pas sacré, il n'est pas à respecter. Nous ne sommes pas sur terre pour travailler. Y en a marre avec la conscience professionnelle, l'homme du travail bien fait et l'abrutissement pour la gloire. La vie est ailleurs.

La rentabilité ne nous profite pas. A bas le dieu travail, ses curés, ses patrons, ses messes, ses médailles.

Creveons-nous le moins possible, ralentissons les cadences, récupérons ce qui peut être récupéré, déposséder les patrons n'est que justice.

Et n'oublions jamais l'inscription nazie à l'entrée du camp de concentration d'Auschwitz :

« ARBEIT MACHT-FRE »

« Le travail c'est la liberté ».



est issue, règne de très nombreuses séparations. Ces séparations sont de tout ordre, leur lien est de soutenir le même système.

Par exemple : Les ouvriers travaillent, physiquement, à la production de choses concrètes, les étudiants, enseignants et autres travaillent intellectuellement à la production de choses abstraites.

Que fait l'idéologie ?

Elle fait de cette séparation : production intellectuelle et action concrète une séparation « logique », normale. Ainsi ouvriers et intellectuels s'imaginent en fin de compte différents parce que le même système ne les emploie pas de la même façon. Ce système, qui connaît bien la formule **diviser pour régner**, arrive même à faire s'opposer ces deux catégories de **serviteurs** en valorisant l'une par rapport à l'autre. En réalité, ouvriers et intellectuels ont le même maître, et ne peuvent mener qu'un même combat.

De plus, cette séparation : action (ouvriers) et « pensée » (intellectuels) elle l'a généralisée. Ceux qui travaillent sont censé ne pas penser. S'ils le désirent à tout prix et s'ils en ont le temps, on leur offre des jeux « intellectuels » à la télévision, des livres de poche, des films « engagés », des M.J.C. et le tour est joué. De toute façon, ceux qui « pensent », et les ouvriers rejoignent de plus en plus les « intellectuels », se trouvent face à la plus géniale des séparations. La pensée est séparée de l'action. Penser n'est pas agir. Parler non plus. Voilà pourquoi tant de lieux publics sont mis au service de discussions, sans risques, avec de plus l'avantage de faire se défouler ceux qui ont quelque chose à exprimer. Voilà une des forces du pouvoir.

L'incroyable multitude des séparations a amené une multitude d'idéologies, s'y greffant dessus. Chacun a sa machine à décerveler portative, ses penseurs de service, sa « conception » du monde, ses petits ou ses gros problèmes, ses solutions à ses petits malheurs.

La bourgeoisie a glorifié le dérisoire. Ainsi peut-on voir des gens choisir dans la gamme des idéologies de « prix unic » et s'acheter une panoplie de militant du P.S.U., une casquette C.G.T., des chaussures pour végétarien (1), une banderole paix au Viet-nam. Tout cela à la fois. Il ne manque plus qu'à porter ça avec un peu de zèle pour avoir l'impression d'être en voie de libération alors qu'on est encore dans une voie de garage.

Le règne de la séparation, du faux, des petits problèmes, des revendications sectorielles, ce n'est rien d'autre que le règne de l'idéologie bourgeoise.

Le type de production qui englobe tout est unique; il est nécessaire de ne pas se laisser enfermer dans les séparations qui le masquent. Tous les problèmes sont liés. Il faut saisir la totalité.

L'économie est hiérarchisée, la bourgeoisie vit de cette hiérarchisation.

L'idéologie a justifié le principe hiérarchique. Ceux qui le défendent sont des tenants de l'idéologie bourgeoise, y compris les prétendus révolutionnaires.

Ceux qui sont partisans d'une idéologie quelconque, que ce soit l'idéologie du bonheur du journal « Intimité » ou le marxisto-lénino-stalino-maoïsme, ne sortent pas du champ de l'idéologie bourgeoise.

L'idéologie est un monde clos, fermé, il a ses lois, ses principes, ses buts, ses justifications, ses penseurs, ses clefs de voûte.

Ceux qui se battent au nom d'une idéologie renversent la réalité. Pour eux le monde doit entrer dans la programmation définie hors de lui. A cette fin ils apportent leurs schémas de pensée, leurs fiches cartonnées pour ordinateurs révolutionnaires, leurs majorettes spectaculaires (portraits de Guevara, Staline, Mao ou autres) et tâchent avec le produit de leur récupération militante de recréer leur monde. Ainsi peut-on sourire en voyant sur les murs de Millau : « Vive la Chine populaire », slogan pour le moins exotique.

## OU NOUS SITUONS-NOUS ?

Les idéologies sont des pièges à cons. Les seules choses qui existent à l'heure actuelle sont bien la misère de la vie quotidienne de chacun de nous tous (« révolutionnaire » ou pas), l'obligation de survivre lamentablement, les compromissions en chaîne, la réduction de chacun à l'état d'objet, la dictature du fric et de la marchandise, l'ennui, la

fadeur de la monotonie, la généralisation du bluff, la fausse communication.

Cela, produit par un seul et même système, est défendu par une idéologie aux multiples facettes.

C'est de la réalité de la misère de la vie de chacun, dans son travail tout comme dans sa vie quotidienne (loisirs, rapports humains, création, jeux, etc.) que partira le raz de marée qui balayera le vieux monde et les vieux cons qui le soutiennent, et non pas d'ailleurs.

La seule arme conséquente est la théorie en tant qu'expression élaborée du refus existant déjà réellement, du mode d'existence en régime capitaliste. L'élaboration de ce refus amène le rejet en bloc de tous les mensonges se greffant sur un refus partiel et en porte-à-faux (mythe de l'unité de la gauche sur un vague sentiment socialisant).

La théorie en ce sens ne peut être que l'expression cohérente de mille actes de refus partiel. Ces refus unifiés dans ce qu'ils ont de plus radical, par la théorie, retourneront d'autant plus facilement dans les actes que ces actes seront devenus conscients.

En 1935, les curés se portaient bien en Espagne; en 1936, les révolutionnaires en ont fait des engrais et ont pillé leur tanière.

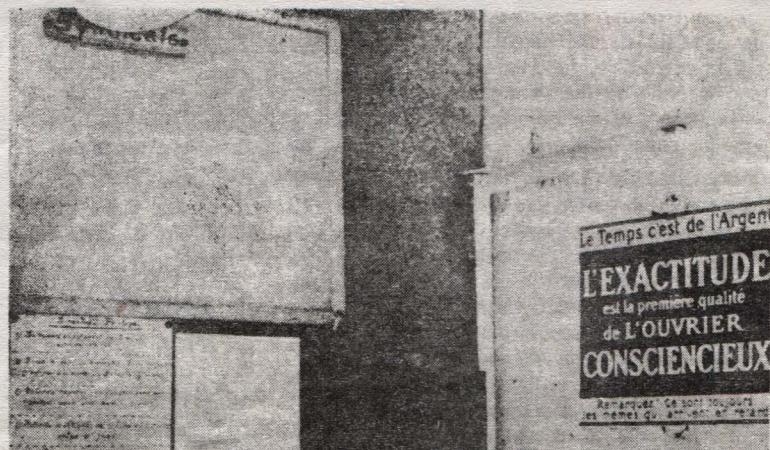
La lutte révolutionnaire poursuivra après ce journal son travail de sape.

Nous ne sommes pas trop pressés. C'est parce que nous sommes sûrs de n'avoir rien inventé, de n'apporter aucune nouveauté, que nous avons la certitude de marcher au pas de la réalité.

Notre seule intention est de traduire par écrit et dans les actes ce que bien des gens sentent et vivent de plus en plus.

Peu tentés par le théâtre, nous disparaîtrons, mais que personne n'en doute, ce qui c'est dit et écrit fera son chemin.

ATTENDEZ ET VOUS VERREZ BIENTOT.



Conscience syndicale et conscience patronale à Millau

**Le socialisme sans liberté c'est une caserne**

(1) Ceux qui ont l'estomac dans les talons.

# J'aimerais embrasser une fille sur le cul ! »

JEAN-PIERRE, 9 ANS

INSPECTION ACADEMIQUE  
de la  
HAUTE-GARONNE

TOULOUSE, le 4 juillet 1969

L'Inspecteur d'Académie de la Haute-Garonne

Monsieur  
l'instituteur suppléant

TOULOUSE

J'ai l'honneur de vous faire connaître que vous ne serez pas mentionné sur la liste des suppléants éventuels à la prochaine rentrée scolaire.

En effet, vous n'avez tenu aucun compte des observations et des conseils qui vous ont été donnés par M. les Inspecteurs départementaux et leurs conseillers pédagogiques au cours des diverses suppléances que vous avez effectuées et les résultats que vous avez obtenus sont nettement insuffisants.

Je vous engage donc à vous orienter vers une autre voie que celle de l'enseignement.

L'Inspecteur d'Académie,



H. AMBRIER

Cette lettre que j'ai reçue à la fin de mon mandat, pendant l'exercice 1968-1969, dévoile clairement qu'il existe certaines pédagogies, ou en tout cas certaines attitudes de l'enseignant que la bourgeoisie ne pardonne pas. Avis aux réformistes révolutionnaires.

On m'envoya dans une classe mixte d'enfants de 9 à 11 ans, après une demi-journée de stage pédagogique.

Autant dire que je ne savais absolument pas qu'est-ce que j'allais faire aux gosses placés sous ma responsabilité.

Je n'étais (et je ne suis pas encore) spécialiste d'aucune méthode pédagogique, quelle soit classique ou moderne. Le seul bagage que j'avais c'était quelques vieux principes bien placés (anti-autoritarisme, improvisations, etc.), et une certaine influence situationniste, en l'occurrence sur les questions de vie quotidienne, de jeu, d'ennui, de travail, etc. Mais j'avoue que tout cela n'était pas très clair.

Ma première suppléance a été déterminante. J'étais tombé sur une classe pratiquant la non-directivité de Rogers. La moitié environ pratiquait cette pédagogie depuis un an, l'autre seulement depuis la rentrée. Mon embarras se trouva allégé : des enfants travaillaient seuls, sans que je leur dise quoi que ce soit. Ils commençaient par du calcul, passaient à la correction, recopiaient, puis entamaient le français, puis ce qui venait. C'était sensationnel dans la mesure où cela me permettait d'apprendre moi-même cette méthode.

En fait, j'eus alors l'idée de pousser un peu la non-directivité jusqu'à la suppression de toute directivité, de toute discipline, de toute censure morale. Cela devait, en principe, permettre un meilleur résultat scolaire. Je dis donc à mes élèves : « Voilà, ici, on dit et on fait ce qu'on veut. Personne ne jugera, ne sanctionnera. A part le fait de sortir de l'enceinte de l'école, vous pouvez tout faire. » Cette intervention résume évidemment plusieurs discussions et réflexions que nous avons eu les enfants et moi.

## DONC, LIBERTE TOTALE

Une transformation s'est produite dans la classe. Les groupes de travail ont explosé. Les « bons » élèves ont dévoilé leur attitude de refoulement perpétuel, sous forme d'agressivité hystérique. La plupart ont cessé tout travail

scolaire classique. Les problèmes tournaient tous au niveau des rapports humains. Nous avons beaucoup chanté, écrit. Et puis, un beau jour, il y a eu une bombe d'affectivité envers moi. L'Œdipe fonctionnait à tout rompre. Par exemple cette gosse de 9 ans : « Je t'écris cette lettre pour te rendre plus heureux. Régine veut se marier avec toi, seulement elle est trop petite. Si elle était grande elle t'embrasserait sur le cœur. Moi j'ai envie de t'embrasser sur la bouche. » Elle signe, vient me voir, me tend la lettre, me demande de dire ce que j'en pense et de signer. Je l'ai remercié et j'ai signé. La chose s'est arrêtée là. Quel changement dans l'activité scolaire ! La plupart des filles sexualisaient tout, et tout le temps. Les garçons aussi. Mais l'objet de transfert ne leur convenait pas. Mon attitude alors, parce que 22 paires d'yeux attendaient mon attitude, fut celle d'une neutralité absolue. J'acceptais ces manifestations sexuelles comme un devoir de grammaire. Un climat extraordinaire de confiance et d'authenticité s'était instauré.

Deux jours avant que je parte, alors qu'ils composaient depuis deux semaines une histoire d'instituteur et de ses élèves, je leur demandai de me décrire en détail le personnage de l'instituteur afin qu'on puisse l'imaginer. Un gosse se chargea de prendre des notes pendant que



chacun émettait son point de vue. La description partit sur des banalités : couleurs, nourriture, tics, etc. Puis un groupe de 4 ou 5 filles apportèrent dans le tas de banalités des choses de plus en plus révélatrices : « L'instituteur se promène rue Alsace, il a la braguette ouverte et rien dessus ! » « Il est nu dans son bain, la sonnette sonne. Il va ouvrir, tout nu, la porte. C'est une femme, il la reçoit. »

« Les gendarmes viennent pour l'arrêter, il se déshabille devant eux. Ils fuient. » « Il aime enlever les soutien-gorge et les culottes aux femmes. »

Ceci n'est pas mon invention, je possède le texte écrit par l'élève. Et puis vient la bombe :

« Il aime trafiquer les femmes. » Mon imperturbabilité décongestionna l'atmosphère. Je fis part de mon incompréhension et nous décidâmes de consulter le Larousse au mot trafiquer (commerce, activité intense, trafic routier). Je leur fis part de mon incompréhension la plus totale.

Elles ajoutèrent : « Il aime chatouiller les femmes. » Je refusais cette explication. « Il aime triturer les femmes. » Je montrai un début de satisfaction. Elles précisèrent enfin, à 12 h 10,

« Il aime triturer le quiqui des femmes. »

Le débat s'arrêta là, faute de temps. Ma conviction fut faite; la sexualité enfantine existait avec une intensité considérable, et ne demandait qu'une chose, c'était la possibilité de se manifester pratiquement.

Cette méthode de « laisser faire », condamnée par le conseiller pédagogique comme étant néfaste pour l'enfant, devint en quelque sorte ma méthode pédagogique. Elle consistait à débloquent un certain nombre de mécanismes de refoulement, de frustration, d'aliénation. Et, sauf au milieu de l'année, j'ai pratiqué l'authenticité et la liberté maximum dans les classes où j'ai exercé. En cours d'année scolaire, pourquoi cet arrêt ? Tout simplement pour ne pas compromettre l'avenir social qui, malheureusement aujourd'hui, reste basé sur le diplôme.

Dans les autres écoles, j'ai donc pratiqué le « laisser-faire » : les gosses inmanquablement ont manifesté leurs préoccupations sexuelles dès que le climat de confiance était établi. Je détiens quantités de textes libres, de dessins libres que toute personne frustrée qualifierait de pornographique. Cela m'a permis de contester à la fonction enseignante la moindre valeur. Et j'en suis arrivé à cette conclusion :

## ENSEIGNANTS, VOUS CHATREZ VOS ELEVES !

En ce sens que vous interdisez toute manifestation sexuelle et que de par le contenu et la forme de l'enseignement que vous imposez (et qu'on vous impose) vous empêchez toute amorce de satisfaction des pulsions naturelles de l'individu que vous éduquez et de vous-même évidemment. Pour cela vous utilisez des outils extrêmement efficaces : les programmes scolaires, les locaux, la vie de la classe, etc. Un exemple :

Utilisez la méthode classique pour enseigner la grammaire et vous serez un flic imposant à l'enfant une activité sclérosante, fade, puante, charognarde.

Si, par hasard, votre cœur ou votre conscience se prennent d'une migraine de repentir, alors vous essayerez les méthodes « actives » des nouveaux réformistes (Freinet, Rogers, etc.).

Que faites-vous alors ?

Vous arrivez à cette prouesse de l'aliénation qui est de faire jouer à la victime le rôle de son propre bourreau. L'enfant va devenir son propre flic (autodiscipline, il décide quand il travaille en respectant l'emploi du temps, quelle quantité de travail doit-il faire en accord avec les répartitions mensuelles qu'avec son aide vous aurez établies, etc.). C'est ainsi qu'il va s'imposer l'étude de la grammaire avec autant d'efficacité que si vous aviez dû le lui imposer.

L'enfant entrant à l'école est déjà passablement détruit par la famille et le fascisme familial. Voilà que l'enseignant va parfaire et prolonger cette destruction, cela d'autant plus facilement qu'il est spécialiste.

Les fameuses « remarques » et « observations » prodiguées par les brigades spéciales d'intervention que sont les « con-seillers pédagogiques » inculquent au débutant les notions essentielles de sa fonction coercitive et de son statut d'esclave. On lui fournit les bases. Pour le reste, pour les finesses et les variations

des formes d'oppression, de châtrage, de curetage cervical, l'Etat fait confiance en l'imagination du maître et si celui-ci a tendance à ne plus frapper, son sadisme œdipien l'a rendu expert dans l'art de couler les enfants dans des blocs de béton culturel enrobés de dirigisme ou de non-dirigisme selon le cas.

**ENFANTS ! SI VOUS VOYEZ UN MAITRE BLESSE, ACHEVEZ-LE !**



Si vraiment vous ne voulez plus être ablâteurs de vie, alors :

- prenez l'emploi du temps et jetez-le à la poubelle;
- ne préparez plus vos leçons-tortures le soir à la maison; vous aurez ainsi plus de temps à consacrer à votre partenaire sexuel;
- laissez faire les gosses;
- laissez-vous insulter, car il est naturel de se révolter contre une hiérarchie quelle qu'elle soit;
- ne les mettez plus en rang;
- soyez vrai dans votre langage et dans votre comportement, c'est-à-dire vulgaires comme vous l'êtes entre vous pendant les réunions pédagogiques;

- respectez la nature vivante de l'enfant;
- laissez-vous aller un peu, ça vous fera du bien.

Vous verrez alors le non-dirigisme ou le dirigisme, où il ira !

Les enfants l'ont remarqué : les enseignants puent !

La puanteur de votre propre décomposition accélère la décomposition générale du vieux monde.

Les gosses vont rejeter (pas tous à la fois, mais tous y viennent !) toutes les matières d'enseignement; ils vont enfin dévoiler le contenu véritable de leurs obsessions profondes et permanentes : le quiqui, le cul, les poupous, la quique, les poils, les baisers et tout ce qui peut se rattacher à ces questions. Et qu'on ne nous dise pas que ces manifestations de défoulement sexuel sont le produit du conditionnement de la télé ou d'observations accidentelles. Car, pourquoi, dans ce cas, les enfants ne seraient-ils pas obsédés par les petits pois de pioupiou ou le concentré de tomates ? C'est qu'il existe réellement des motivations sexuelles que la société réprime dès la naissance et dont l'inexistence apparente fait croire en son inexistence réelle : « J'aimerais embrasser une fille sur le cul ! », « triturer le quiqui des femmes », « je ferais semblant de tomber pour voir ce qu'il y a dessous, je la prendrais par la main et je l'emmènerais aux cabinets pour voir et toucher », etc. Il y aurait à voir aussi les dessins que pour des raisons financières nous ne pouvons publier, mais qui sont significatifs des réelles préoccupations des enfants.

Enseignants, vous découvrirez alors l'intensité de la répression que vous exerciez, répression au niveau du vital, de l'équilibre général de l'enfant. Vous serez horriblement effrayés par l'assassinat quotidien de millions et de millions d'enfants dans le monde, assassinat officiel, codifié, encouragé, vénéré, récompensé, commis par les enseignants du monde entier dans les abattoirs scolaires.

Vous vous apercevrez aussi qu'aucune réforme ne satisfera vos nouvelles revendications, car celles-ci s'attaqueront aux fondements même de toute société autoritaire, c'est-à-dire au développement eunuquien de l'humanité. **Car les patrons pour exploiter ont besoin d'ouvriers eunuques !**

Certains avant-gardistes de la réforme luttent pour l'introduction de l'éducation sexuelle dans les écoles, éducation sexuelle permettant un jour lointain de libérer la vie sexuelle des gens, devenus responsables grâce à cette éducation. Tout ceci est pure démagogie pour pissotières culturelles en mal de salivation.

Ce qu'il faut et qu'aucune autorité autorisera, c'est une totale liberté de pratique sexuelle et de jouissance vitale. Il ne suffit pas de dire aux enfants qu'ils ont un quiqui, ils le savent; il faut surtout permettre la libre manifestation de la sexualité enfantine dans tous les lieux où l'enfant se trouve. Cette exigence est valable pour tous les individus, enfants, adolescents ou adultes.

Si la « coexistence pacifique » est basée sur la répression commune du contenu naturel de l'homme, c'est bien parce qu'aucun homme se développant naturellement n'accepterait l'esclavage du travail aliéné de nos sociétés industrielles !

Toute minorité exerçant le pouvoir sur la masse a besoin d'eunuques pour continuer à opprimer. La répression des fonctions primaires de l'individu est une condition nécessaire à la survie de toute autorité et de toute obéissance.

**SOYEZ DONC HONNETES !  
SI VOUS ETES ENSEIGNANT, VOUS ETES UN SALE FLIC, DONC UN ENNEMI !**

**SI VOUS NE VOULEZ PLUS ETRE FLIC, VOUS NE SEREZ PLUS ENSEIGNANT !**

Le combat est ailleurs : La grande réforme qu'aucun réformiste ne défend c'est la révolution totale, celle qui jettera aux chiottes de l'histoire tous les détritrus autoritaires, avant-gardistes, bureaucratiques, bourgeois, qui en finira avec tous les Pavlov de notre survie et tous les constipés qui organisent notre ennui.

## Les mots et leurs employeurs

Le problème du langage est au centre de toutes les luttes pour le maintien ou l'abolition de la misère présente.

Il est impossible de se débarrasser d'un monde sans se débarrasser du langage qui le cache et le garantit sans mettre à nu sa vérité. Le langage est la demeure du pouvoir en ce sens qu'il empêche, par sa façon de limiter et de déformer les mots, que l'on pense quelque chose sans se référer au pouvoir en place. Il ne s'agit aucunement à l'heure actuelle de bannir certains mots et d'en créer de nouveaux; il s'agit avant tout de redonner aux mots leur sens véritable, de refuser de les employer dans le sens du pouvoir. Ceci est bien entendu primordial pour les mots clefs, ceux qui sont sensé traduire la pensée de celui qui les emploie. Les précisions sont d'autant plus nécessaires

que le mot est banal (c'est-à-dire d'apparence inoffensive, d'usage très fréquent).

Nous pensons avec des mots. Aussi est-il nécessaire de cerner les mots, pour ne pas en être prisonnier. Quel est celui qui ose sans gêne, sans doute, employer des mots tels que « liberté », « démocratie », « socialisme », alors que De Gaule, Brejnev, Mao, Paul VI s'en réclament tous en cœur. Il ne saurait être ici question de dresser une liste interminable, mais de mesurer l'importance du problème.

Nous vivons dans le langage comme dans l'air vicié.

Contrairement à ce qu'estiment les gens d'esprit, les mots ne jouent pas. Les mots travaillent. Ils coexistent avec le pouvoir dans un rapport analogue à celui que les prolétaires (au sens classique aussi bien qu'au sens moderne de ce terme) peuvent entretenir avec le pouvoir. Employés presque tout le temps, utilisés à plein rendement, à plein sens et à plein non-sens, ils échappent à ceux qui les emploient sans méfiance.

Le pouvoir donne seulement la fausse carte d'identité des mots, il leur impose

un laisser-passer, détermine leur place dans la production (où certains font visiblement des heures supplémentaires), leur délivre en quelque sorte leur bulletin de paye.

Le pouvoir est ce qui permet à la classe dominante de maintenir sa dictature.

Cette dictature ne reconnaît de valeur qu'à une chose : le fric. Pour se procurer ce fric tous les moyens sont bons, et il n'y a qu'une obligation : la rentabilité (elle touche aussi bien les paquets de Bonux que les « livres de poche »). Pour être rentable il faut produire; les mots, pas plus que les « hommes », n'échappent à cette règle. Le mot, à l'égal du prolétaire (qu'il soit actionnaire chez Renault ou non), travaille pour la classe dirigeante. Il a bien sûr une façon bien à lui de travailler, il informe.

Les mots sont le lien invisible des individus au pouvoir (le flic lui étant un lien très visible).

Toute communication entre deux individus tend à devenir impossible, le pouvoir joue toujours les médiateurs et trompe à la fois les deux individus en présence.

(Quand Chaban-Delmas parle de « la sagesse de la grande majorité des Français », il suffit d'être du bon côté de l'écran de télé pour profiter d'un tel langage.)

**Le pouvoir vit de recel, il ne crée rien, il récupère.** S'il créait le sens des mots il n'y aurait pas de poésie, mais uniquement de « l'information » utile (!).

A l'heure actuelle, la froideur mécanique du langage permet de faire bonne figure, de se donner des airs de « jeune cadre ».

**QUAND LA DICTATURE BOURGEOISE REJOINT LA DICTATURE COMMUNISTE**

Les mots sont les flics de la pensée. Ils œuvrent au maintien de l'ordre. Entre des milliers d'exemples, citons le mot « opposition » employé dans les pays de dictature stalinienne. En U.R.S.S.,

grâce aux bureaucrates, toute « opposition » est obligatoirement réactionnaire, d'où contre-révolutionnaire, donc illégale (ce qui permet d'expliquer facilement au peuple Budapest, Prague, les écrivains en Sibérie, etc.).



Le parti stalinien français, pour sa part, possède toute une **panoplie de mots magiques, de mots sacrés, de mots devant lesquels on se met au garde-à-vous; de mots après lesquels il n'y a rien à dire.**

# A bas la France

Il faut en finir une fois pour toutes avec ceux qui arborent des décorations à la boutonnière. Ce pays est transformé en étable modèle; il est tout à fait intolérable de vivre au milieu de porcs primés à divers titres : le porc ancien combattant, le porc sportif, le porc travailleur, le porc reproducteur, le porc littéraire, etc. Lorsqu'on fait mine de vouloir nettoyer leurs écuelles, tous ces pourceaux crient « Vive la France » et, devant le danger, forment l'union sacrée des groins tricolores.

Dans la rue, partout, insultons systématiquement, sans nous préoccuper de savoir si on a affaire à un membre du Parti communiste ou à un gaulliste, tous les amateurs de galons, tous les enrubannés, les porteurs de croix, les médaillés et autres palmipèdes, jusqu'à ce qu'ils nous foutent la paix avec leurs exploits de sous-préfecture, leur flamme du souvenir, leur héroïsme prudhommesque et leur morale d'arrière-boutique. Jusqu'à ce qu'ils aient enfin

honte d'être inscrits au tableau d'honneur d'une société pourrie.

Continuons de souiller tous les monuments aux morts pour en faire des monuments d'ingratitude. (Avouons que seule une nation de porcs peut avoir eu l'idée d'honorer le soldat inconnu — un déserteur allemand, souhaitons-le! — en plaçant sa tombe sous un arc de triomphe grotesque qui, avec ses quatre pattes écartées, semble conchier le pauvre bougre que, pour la ligne bleue des Vosges, un jour blanc de neige, on envoya répandre son sang rouge.) Nous ne devons rien à personne. Quiconque aujourd'hui pense avoir droit au respect a bien mérité sa paire de gifles. Voici enfin venu le temps de l'insolence.

A bas les héritages; et d'abord, à bas l'héritage national! A bas le patrimoine patriotard et patronal! Si le drapeau tricolore est celui de la Révolution française, il est aussi celui de Louis Philippe I<sup>er</sup>, roi des Français, et du sinistre Monsieur Thiers, il est aussi le symbole de la France coloniale — pendant plus de 150 ans, les bourreaux du peuple algérien n'ont pas brandi d'autre emblème —, il est surtout le paravent du fascisme pompidolien et, à ce seul titre, mérite d'être lacéré. Nous ne nous ferons pas tuer, au nom de l'Histoire, au nom de quelques pages d'anthologie révolutionnaire, au nom du **passé** pour récupérer l'étendard **présent** des paras et des C.R.S. Le drapeau français n'est bon désormais qu'à servir de linceul à

« Anti-communisme » (2), « masses ouvrières et démocratiques », « organisation démocratique », « aventurisme », « ordre », « militant de choc »; viennent ensuite quelques formules magiques : « parti des travailleurs », « démocratie avancée ouvrant la voie au socialisme », « luttes justes et démocratiques » (3), etc.

Le gouvernement (4), pour sa part possède aussi un vocabulaire de choc qui fait se pamer les rombières, ramper les anciens combattants, pérorer les Jean Ferniot. « Grande majorité silencieuse », « besoin d'ordre », « politique d'ouverture », « démocratie », « paix sociale », « développement économique », « instances supérieures », « voix légales », « élection », « travail », « famille », « patrie », « schmilblic », etc.

Pour les vieux « socialistes » on en reste à ce dernier mensonge : « unité de la gauche ».

**Nous n'avons qu'une chose à répondre à tous ces épiciers, ces marchands d'illusion :**

**Vous vous foutez de nous, vous ne vous en foutrez pas longtemps.**

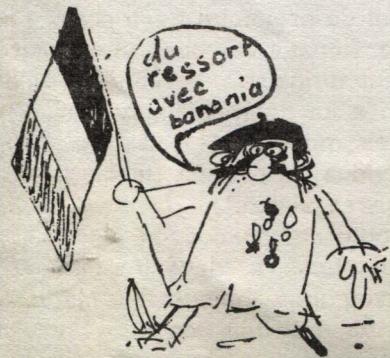
(1) Dans le livre de Georges Orwell « 1984 », une dictature arrivant à son apogée, supprime du dictionnaire les mots permettant d'exprimer l'amour, la tristesse, etc.  
 (2) Remarquer que pour le gouvernement « communisme », ça suffit.  
 (3) Le P.C.F., qui n'a jamais su ce qu'est la démocratie, pousse la plaisanterie jusqu'à parler de... « Libertés démocratiques... ».  
 (4) Pour le gouvernement « militaire de carrière ».

la bourgeoisie qui a su l'utiliser à son seul profit.

Finissons-en avec la duperie de l'unité nationale, avec les procédures de réconciliation, avec la bave des propos raisonnables et constructifs qui tournent toujours à l'avantage de ceux qui les écoutent assis : dans des fauteuils présidentiels, sur les bancs de l'Assemblée nationale, sur des sièges d'automobiles ou des pliants de pique-nique durant le week-end familial, sur les gradins du stade et de tous les cirques où ceux qui ont du pain reposent leur cul des coups de pieds quotidiens.

Non à la participation, non aux arrangements à l'amiable, non à la chienlit électorale, non à la complicité du maître et de l'esclave : nous ne reconnaissons pas un peuple d'affranchis, nous voulons un peuple de citoyens libres.

Français, Françaises, nous faisons appel à votre mauvaise volonté.



# Le Bonheur Familial

L'étude faite ici sur la famille a pour but de montrer que tout ce qui existe en système capitaliste est au service du pouvoir.

Nous nous proposons, ni plus, ni moins, de combattre le pouvoir là où il se trouve. Qu'il y ait certaines familles **relativement** heureuses, cela nous l'accordons. Les hommes des cavernes n'étaient pas tous malheureux.

Enfin, il se trouve des esprits assez lucides pour dénoncer l'institution familiale. Elle a été assez néfaste à l'individu et grâce à son évolution, en paraisant son rôle, ne devient que plus étouffante.

De tous les bords la famille est louée, déclarée naturelle, protégée. Certains spécialistes du truquage scientifique ont poussé même la plaisanterie jusqu'à déclarer l'institution familiale comme étant « la perle » de notre civilisation. Mais qui faut-il être pour proclamer de telles fadaïses, pour se sentir obligé de justifier n'importe quoi n'importe comment ?

Faut-il être nazi ? « Kinder - Kirsche - Kúsche ». Slogan nazi à la gloire de la famille et de la soumission au führer.

Faut-il être communiste ? « Les communistes veulent lutter pour défendre la famille française » (L'Humanité, 31 octobre 1935).

Faut-il être curé ? « La vie de famille est très importante pour un chrétien » (Chrétiens d'aujourd'hui).

Il faut être tout cela à la fois, il faut être parvenu à un degré **d'inconscience** inqualifiable.

Dans un premier temps, il peut s'avérer utile de préciser que la famille n'est que le résultat de constellations économiques précises.

De son origine, de son évolution historique, de l'utilité de la famille comme support au mensonge suprême (Dieu) nous n'en avons rien à faire. Laissons causer les marchands de papier. **Par contre, par la place qu'elle occupe, la famille est amenée à jouer, dans notre société, un rôle que l'on ne peut plus taire, et surtout pas au nom d'un ordre social s'appuyant sur la négation de l'individu en tant qu'homme.** Dans notre société autoritaire la famille est la cellule de base. Pierre angulaire de la société, elle l'est de par son rôle.

La famille constitue l'appareil d'éducation par lequel tout individu doit passer dès son premier souffle.

**Elle forme l'enfant dans l'idéologie réactionnaire grâce à l'autorité qui y est institutionnalisée et par la vertu de sa structure propre.**

Le cher petit enfant, que tout le monde aime bien, qu'il faut sauver en cas de naufrage, qui est mignon, innocent, ce

futur homme se trouve dépourvu de tout droit, excepté le droit universellement reconnu de se taire, de faire uniquement ce qu'on lui demande, **de rester toujours petit** (refouler ses pulsions). C'est si mignon quand c'est petit.

Le premier droit refusé à l'enfant, à la base de tout système d'éducation, c'est le droit sexuel.

« Les parents, inconsciemment et sur l'ordre de la société mécanisée et autoritaire, répriment la sexualité chez leurs propres enfants et leur transmettent leurs inhibitions. Ainsi se perpétue de génération en génération la tradition conservatrice, une tradition qui a peur de la vie » (Reich, La fonction de l'orgasme).

La négation de la sexualité et la transmission de leurs refoulements garantissent aux parents la soumission de leurs enfants. Ceux qui n'ont possédé qu'une vie de misère et de soumission trouvent enfin l'occasion d'être les maîtres quelque part.

## L'UTILITÉ DE LA FAMILLE

D'un point de vue politique, la famille est la courroie de transmission entre la structure économique de la société conservatrice et son idéologie. Son atmosphère réactionnaire imprègne inextricablement chacun de ses membres.

Le père et la mère transmettent les « valeurs », les « idées force » qui sont forgées par le pouvoir et sont sa force à l'égal de l'armée et des flics.

**D'un côté le père est l'interprète et le symbole vivant de l'autorité et de l'état dans la famille.**

« La contradiction entre son rôle de subordonné dans la production et de maître dans la famille lui confère l'aspect typique de l'adjudant-chef : servile envers les supérieurs, il s'imprègne de l'idéologie dominante et règne en maître sur ses inférieurs; il transmet les conceptions politiques et sociales et contribue à les renforcer » (Reich, La révolution sexuelle).

Autoritaire il l'est d'autant plus qu'il est inconscient de sa propre misère. Soumis, rampant, léchant les bottes de ses supérieurs, il va d'autant plus jouer le petit chef dans sa famille. Cependant, qu'il soit autoritaire ou libéral, il amènera **de force ou gentiment** l'enfant à la soumission.

D'un autre côté la mère, toujours assortie d'un cœur de mère, cet objet fragile continuellement en danger d'être brisé, cette donneuse de vie (les lapines aussi, mais elles ne savent pas que c'est sacré), soutient l'autorité paternelle en jouant sur un chantage affectif aussi écoeurant qu'efficace.

Entre le bâton et la carotte, l'enfant n'a pas le choix, il doit devenir l'esclave dont la société bourgeoise a besoin. On apprend aux enfants à être des esclaves qui disent : « oui M. le Directeur », « oui patron », « oui M. le curé », « oui M. le flic ». Bien éduqué, il le dit avec le sourire, l'esclave que notre société a désiré et qui maintenant court les rues, tend une matraque au C.R.S. en réclamant de l'autorité.

L'idéologie sexuelle est celle de l'union monogamique définitive. Si misérables et désespérées, douloureuses et insupportables que soient la situation conjugale et la constellation familiale, **les membres de la famille sont condamnés à les justifier à l'intérieur de la famille et vis-à-vis de l'extérieur.** La nécessité sociale de cette attitude conduit à masquer la misère et à idéaliser la famille et le mariage : elle engendre également la diffusion du sentimentalisme familial avec ses clichés de « bonheur familial », de « foyer protecteur », de « havre de paix et de bonheur » que la famille est censée représenter pour les enfants en vue du mariage et de la famille afin qu'eux-mêmes perpétuent la génération d'esclaves.

La famille n'est qu'une fabrique d'idéologies autoritaires et de structures mentales conservatrices. On comprend pourquoi de tous côtés la famille représente la base de notre société bourgeoise. L'éclatement de l'institution familiale entraînerait la libération sexuelle, le refus de tout individu d'accepter sa position actuelle d'esclave, et... etc.

L'inverse est tout aussi réalisable, ce que la soi-disant « révolution » soviétique n'a pas su réaliser, pas plus que la révolution chinoise. En France, le père est un petit Pompidou, plus ou moins à gauche, plus ou moins à droite; en Chine, le père est un petit Mao. Ce n'est pas pour rien que les futurs staliniens appelaient Lénine « le petit père des peuples ».

# RÉVOLUTION DE LA JEUNESSE...

Il existe incontestablement à l'heure actuelle une nouvelle forme de contestation dont la jeunesse semble être la porteuse.

Le terrain des luttes bien plus vaste que celui réservé aux affrontements traditionnels avec la classe bourgeoise a tourné en dérision toutes les vieilleries, tous les épouvantails des pseudo-socialistes.

La déconfiture de ces patriarches politicards est un excellent sujet de divertissement pour tous ceux qui refusent d'opposer au pourrissement de la bourgeoisie le pourrissement du socialisme.

Ce rajeunissement de la révolte fait l'objet d'une véritable inflation journalistique.

Les idées dominantes, c'est-à-dire les idées que répand la classe dominante, prennent à ce propos, dans les esprits, le relai des compagnies de C.R.S. Le processus est simple, il s'agit pour la classe bourgeoise de bien utiliser ses moyens de domination idéologique (presse, télé, kulture).

Pour le pouvoir, plus le phénomène sera limité (dans l'espace et le temps), interprété, falsifié, mis en exclusivité, jeté aux enchères du scandale, consommé du regard, plus il sera réduit à la petitesse de l'événement, mieux il sera mis en boîte, pasteurisé, mieux il sera jeté en pâture aux consommateurs.

La bourgeoisie donne la révolte à regarder pour empêcher qu'on la vive, qu'on y participe. Tout le monde arrive peu à peu à s'en sentir étranger.

Notons que s'allient dans une croisade de la sagesse (modernisation du culte des ancêtres du temps des gaulois) tous ceux qui vivent du pouvoir. La défense s'organise face à la montée de ce nouveau raz de marée révolutionnaire.

Au chœur de la classe dirigeante s'ajoutent les gargouillis de tous ceux qui n'existent que parce qu'ils font fonction d'opposants au pouvoir, et sont donc menacés en même temps que lui.

L'explication communément répandue par le pouvoir et ses parasites est la suivante :

La jeunesse serait une espèce de catégorie socio-naturelle.

« Traduisant l'inquiétude du pays, le groupe parlementaire socialiste réclame un large débat sur le malaise qui règne dans toutes les catégories sociales et professionnelles, chez les jeunes, les salariés, les cadres, les agriculteurs, les commerçants et les artisans » (Le Monde, 4-4-70).

Cette catégorie artificielle, créée de toute pièce, permet une explication facile des mouvements de contestation.

Pour la bourgeoisie, l'important c'est de faire croire qu'avant d'être motivé dans son refus par sa position dans l'économie (ouvrier, cadre, étudiant), l'homme l'est par son âge. Car s'il n'est pas naturel d'être manœuvre, il est naturel d'être jeune à un moment donné. Ainsi la bourgeoisie renverse la réalité et prétend que l'individu ne se révolte pas en tant que manœuvre, mais en tant que jeune.

Car, tout en créant cette pseudo-catégorie, la bourgeoisie lui a donné des caractéristiques particulières. La principale étant de se révolter facilement. Ainsi a-t-elle ramené la nouvelle jeunesse de la révolte à « l'éternelle révolte de la jeunesse ».

Il serait donc « naturel » de se révolter quand on est jeune.

Cette espèce de « maladie infantile », de crise de « puberté intellectuelle », ayant toujours existé, devant toujours se manifester, est présentée comme indépendante du système de production capitaliste. Rien ni personne par une telle « explication » ne serait donc mis en cause.

La révolte ne doit donc durer qu'un temps, juste ce qu'il faut pour comprendre que les révoltes précédentes ont aussi échoué et qu'il faut bien, un jour ou l'autre, se ranger. Car finalement « l'homme » est pris « par le sérieux de la production et par l'activité en vue des fins concrètes et véritables ».

Cette explication est d'autant plus communément répandue qu'elle prend appui sur la résignation de ceux qui ne voudraient pas avoir trop honte de leur capitulation passée et de leur servitude présente.

Les bourgeois par leur façon d'interpréter l'Histoire ont en plus une arme dangereuse. La part d'échec des luttes ouvrières passées et les mensonges qui les ont suivies donnent lieu à l'orchestration d'une « symphonie du désespoir ».

La révolution russe, la révolution espagnole, le Front populaire, tant de courage, tant d'espérances, pour aboutir à l'écrasement de Cronstadt, de Budapest, de Prague, à Franco en Espagne, aux élections en France.

(Il est bien évident qu'il faut être con ou pire stalinien pour croire que la révolution a triomphé en U.R.S.S.)

A la loi des flics s'ajoute alors la loi du nombre, du nombre de ceux qui ont abandonné le projet de changer le monde.

Non seulement cette révolte est présentée comme naturelle, c'est-à-dire normale, mais de plus elle est minimisée au maximum. Pour la bourgeoisie, comme la vieillesse amène des rides, la jeunesse amène des « problèmes ».

Ainsi, Paris-Match, le plus dégoûtant des hebdomadaires français, publiait en mars une grande enquête : « La jeunesse française d'aujourd'hui ».

« Ce qu'elle est, ce qu'elle pense, ce qu'elle veut, ce qu'elle ne veut pas » on apprenait ainsi :

« 63 % sont pour l'armée.

« 65 % croient en Dieu.

« 55 % ont peur de la guerre mondiale.

« 65 % sont pour un travail intéressant.

« 79 % admettent les hippies.

« 59 % pour des parents plutôt sévères.

« 16 % souhaitent des responsabilités », etc., etc.

Précisons bien que les sondages ne sont que peu truqués, ils reflètent réellement l'opinion (dans ce qu'elle a de superficiel, de truqué, d'irréfléchi, de



facile) de la majorité des gens. On ne peut voir dans un sondage d'opinion que la vérification de la thèse marxiste : « Les idées dominantes sont les idées que répand la classe dominante. »

Ainsi, par un habile renversement de la réalité, l'idéologie bourgeoise transforme la jeunesse de la révolution en révolution de la jeunesse, en donnant au « problème » un air connu, bénin, sympathique même.

## QUE SE PASSE-T-IL EN RÉALITÉ ?

Des formes de subversion nouvelles apparaissent depuis plusieurs années attaquant de front la société capitaliste.

La majorité, et non pas la totalité, des éléments partisans de ces nouvelles formes de lutte sont en effet des jeunes. Mais ce sont avant d'être des jeunes

des éléments bien définis dans le mode de production (agriculteur, ouvrier, lycéen...). S'ils se battent plus facilement c'est parce qu'ils sont économiquement moins prisonniers et que les exemples de mode d'existence auxquels ils ne se sont « pas encore » rangés ne les tentent absolument pas. Les jeunes ne se différencient des adultes par rapport à la misère ambiante que par leur désir de traduire en parole et dans les actes leur refus d'un mode d'existence qui ne peut plus séduire que les porcs et les moutons.

### LES PROLONGEMENTS DU PROBLÈME

Le capitalisme étant arrivé à un stade supérieur de son développement, l'individu est lui arrivé à un stade supérieur de sous-développement. Le voilà réduit à ne plus vivre que pour consommer et tricher.

La jeunesse, définie en tant que qualité propre à quelque chose, n'est rien d'autre qu'un mythe. Les utilisations multiples de ce mythe à des fins publicitaires ou politiques n'échappent plus à personne.

« L'actionnariat preuve de la jeunesse de l'économie française », « elle fait partie de la génération Salador », « pour



rester jeune, le yogourt Stenval », « les jeunes ont choisi la démocratie avancée ».

La « jeunesse » à toutes les sauces, voilà de quoi remplir bien des écuelles et vider autant de cervelles.

La jeunesse devient un style qu'il faut conserver (comme les petits pois) ou bien retrouver (comme Guy Lux à la télé), sous peine en cas d'échec de se sentir en décrépitude.

« L'on souhaiterait surtout que l'U.J.P. limite son action à « certaines tâches spécifiques comme l'action étudiante » ou à celles qui requièrent « le dynamisme, l'imagination et le style de la jeunesse » (Le Monde, 4-4-70).

Lorsqu'on veut se prétendre « jeune », il ne faut pas oublier le folklorisme de rigueur (témoignage de la perversion du jeu). Ceci permet de donner l'illusion que l'on garde un peu au fond de soi, pour les moments permis, un brin de « gaieté » que ne saurait altérer la sévérité régimentaire de la vie en régime capitaliste.

Pompidou n'a pas hésité à jouer les potaches au lycée d'Albi, Chaban-Delmas les rugbymen à Royan.

Mais tout le monde n'a pas pour cacher la pauvreté d'une vie réduite aux impératifs économiques, l'auréole du pouvoir. Il faut bien se rattraper par ailleurs ainsi qu'en témoignent les pantomimes des rigolos de l'U.J.P.

« Les précédentes assises, réunies à Strasbourg en avril 1969, avaient démontré la présence au sein du gaulisme d'une fraction d'adolescents enthousiastes, exubérants même, sinon quelque peu bruyants et agités. En 1970, l'U.J.P. veut affirmer ses compétences, son sérieux et sa capacité de réflexion. Aussi, les congressistes de Royan ont-ils été invités par circulaire à agiter moins de drapeaux, à brandir moins de banderoles et à ne pas abuser de la Marseillaise. » « On ne recule pas impunément les limites de la jeunesse ». Un jour ou l'autre, il faut bien devenir adulte et, éventuellement, passer de l'U.J.P. à l'U.D.R. » (Le Monde, 4-4-70).

Ainsi employée, « la jeunesse » n'est rien d'autre qu'un mensonge qui permet au pouvoir de mentir pour faire vendre et aux pauvres gens de mieux se vendre en trichant comme des comédiens.

### LES VIEILLARDS DE 20 ANS

Tout comme on plaque sur chaque objet afin de mieux le vendre un caractère particulier (la « jeunesse » qu'il fait « déteindre » sur celui qui le possède, par exemple), on trouve des objets à vendre à chaque particularité du consommateur, sa jeunesse d'âge entre autre.

Les jeunes sont à l'heure actuelle par l'importance des produits qui leur sont destinés (du film à la voiture de sport) un des éléments moteurs de l'économie.

Quand on est jeune on possède certains objets alors que d'autres sont réservés aux adultes, le jeune devient petit à petit celui qui possède ceci ou cela et rien d'autre.

Il n'a de sens qu'en fonction de ce qu'il possède. Il devient petit à petit lui-même un objet. Il n'est par exemple rien d'autre que sa voiture de sport, ce qui suffit pour paraître quelque chose dans

ce monde où règne le mensonge, le bluff.

L'être devient objet et ainsi vieillit en même temps que ce qu'il possède. Quand l'objet vieillit on dit qu'il se démode. Celui qui possède un objet démodé passe pour un vieux con s'il ne s'empresse pas de le remplacer par le « nouveau né » de la gamme de production.

Ainsi s'amorce la course aux objets qui permettent de rester « dans le vent ». On comprend ainsi que « vivre vite pour rester jeune » c'est consommer beaucoup. Les nouveautés ont ainsi beaucoup de succès, que se soient des balais ou des idées.

Le pouvoir d'achat, qui n'est rien d'autre que la licence d'acheter du pouvoir, finit ainsi par tout bouleverser. Le jeune homme rejoint le vieillard dans l'orgie du consommable.

Les vieillards de 20 ans prolifèrent avec l'affermissement de la dictature du consommable (objets et idées).

Anéanti par son besoin de paraître, son désir de réussir n'importe quoi, pour n'importe qui, n'importe comment, pourvu que la possession d'objets et de

(suite p. 20)

## N'importe quoi

« Le président Johnson, s'adressant à plusieurs milliers d'étudiants qui ont effectué des stages cet été dans divers organismes gouvernementaux, les a salués en tant que « camarades révolutionnaires ». Toute ma vie, leur a-t-il dit, « j'ai été révolutionnaire, luttant contre le sectarisme, le paupérisme et l'injustice » (A.P. Washington, 5-8-65).

« La révolution en rouge avec Red flex » (Publicité Rouge à lèvres).

« Le S.N.E.S., organisation indépendante, refusant toute forme d'intégration à l'Etat... » (« Le S.N.E.S. et la rentrée 1968 », U.S. n° 1).

Le S.N.A.L.C. (Syndicat de droite, affilié à la C.G.C.) (Q.U. n° 693).

« Si nous étions ministre ?

« Nous mettrions fin à la politisation des lycées ... L'homme est un animal politique. »

Le S.N.A.L.C. avoue : Le lycée c'est inhumain !

« Nous croyons que l'enfant et l'adolescent ont soif d'une autorité ferme, mais compréhensive, qui est la voie du salut » (Q.U. n° 693).

« Je crois en Dieu, le Père tout puissant... » (air connu).

# ... OU JEUNESSE DE LA RÉVOLUTION

Selon M. Simon Wiesenthal, ancien directeur du Centre de documentation de la Fédération des Juifs persécutés par les nazis, qui assiste actuellement au procès d'Auswitch : « **Le constructeur des fours crématoires du camp vit encore en Autriche et dernièrement il a bâti une église** » (Le Monde, 1964).

Ceux qui en 1970 ne croient toujours pas à la nécessité de combattre le phénomène religieux, seront ceux-là mêmes qui en 1980 prendront encore Servan-Schreiber, Chaban-Delmas ou Georges Marchais pour saint Vincent de Paul.

Nous affirmons que ceux qui n'ont pas totalement extirpé de leur pensée tout ce qu'il y reste de croyance en un dieu n'ont plus qu'à se faire oublier lorsqu'il est question d'émancipation et de lutte de classe.

## LE CANULARD

Quel que soit le dieu, quelles que soient les modalités de son culte, c'est toujours le même vide que tâche de combler l'homme qui croit.

Face à l'immensité de la nature et à ses dangers, l'être primitif s'est empressé d'expliquer son incapacité à dominer son milieu.

Il suffit de trouver un n'importe quoi que l'on admet comme force supérieure à la fois à l'homme et à la nature.

Puis il ne reste plus qu'à donner au dieu autant de forces que l'on a de faiblesses, pour se trouver du courage et de l'espoir; et le tour est joué. Car le croyant, en bon esclave, espère toujours bénéficier tôt ou tard des bontés de son maître.

Au fur et à mesure de l'évolution des techniques, la principale faiblesse de l'homme n'a plus été l'incapacité à dominer la nature, mais celle à maîtriser les forces économiques et sociales.

« Dans la société bourgeoise, les hommes sont dominés par les rapports économiques créés par eux-mêmes, par les moyens de production produits par eux-mêmes comme par une puissance étrangère » (1).

Dans une société où l'homme exploite l'homme, où l'arrogance des puissants n'a d'égale que l'abondante misère de chacun, il fallait bien trouver un moyen de ménager tout le monde.

« La religion est en grande partie un moyen de parvenir à une uniformité dans le comportement social. »

(1) F. Engels Anti Dürhing.

# Si Dieu existait, il faudrait s'en débarrasser

Ainsi, Dieu « unit » le riche et le pauvre. L'un presse l'autre comme un citron, l'autre, peu pressé, attend de Dieu des lendemains qui chantent pour oublier la tristesse du présent.

« La religion est le soupir de la créature accablée (d'un être chargé de soucis), le cœur d'un monde sans cœur, l'esprit de conditions de vie qui en sont dénuées. C'est l'opium du peuple. **L'abolition de la religion, bonheur illusoire du peuple, est un préalable à la réalisation de son bonheur** » (Marx) (2).

Dieu trouve avant tout sa raison d'être dans le système de domination de l'homme par l'homme. Il est le mensonge suprême. La raison d'être des gouvernants. La justification de « l'ordre » établi (et ce d'autant plus facilement que c'est « ordre » est établi en son nom); son existence garantit le maintien du système. Chaque individu en reconnaissant le Dieu justifie sa position.

L'exploiteur n'a pas de comptes à rendre à l'exploité, qui lui n'a pas à en demander puisqu'il n'appartient qu'à Dieu de faire l'histoire.

La société capitaliste est de type pyramidal. Le plus haut placé bénéficiant du plus de pouvoir.

Dieu, point culminant de l'autorité, ne peut qu'occuper le sommet de la pyramide. Tout repose sur le principe d'autorité, l'admission des chefs, la soumission au « supérieur »; la pyramide repose donc sur le sommet.

## LE MENSONGE DES BOURGEOIS

La bourgeoisie a proclamé avec ses penseurs « d'avant-garde » la mort de Dieu. Il s'agit là de la plus grotesque escroquerie jamais réalisée.

En abattant la royauté, elle a détruit seulement l'aspect le plus criard de la supercherie : l'autorité de droit divin (ce droit divin devenant pour la circonstance le droit de cuissage).

Avant la bourgeoisie, seigneurs et chevaliers recevaient en fonction de leur position une bribe de pouvoir divin.

(2) A l'occasion du centenaire de la naissance de Lénine, M. Calas, ancien combattant du parti stalinien français, bureaucrate au même parti, a déclaré, profitant de l'un des arrêts-pipi ponctuant son chemin de croix : « ...nous organisons même des conférences dans des couvents ». Que voulez-vous, les sœurs pas plus que les dirigeants du parti n'ont lu Marx, mais les sœurs ça vote.

Le roi, pour sa part, se rapprochait le plus possible de Dieu. Le « Roi-Soleil » témoigne de la tentative de se confondre avec lui (point culminant de la royauté).

La bourgeoisie n'a fait que prétendre supprimer Dieu. En réalité, elle l'a humanisé. Elle n'a surtout pas supprimé le principe d'autorité (« les chefs sont nécessaires »), ce principe la faisant vivre, elle a abandonné l'autorité de droit divin dont elle n'avait plus besoin.

Les rois disaient : « Nous gouvernons par la grâce de Dieu ». Les bourgeois prétendent : « Nous sommes là parce qu'il faut des chefs, c'est scientifique, on ne va pas contre le progrès... ».

Ainsi Dieu se cache. Il a honte. Un Dieu capitaliste ça ferait rire.

La bourgeoisie ayant des modalités de domination apparemment différentes de celles de la royauté, n'eut plus besoin pour expliquer sa présence d'un mensonge trop grossier. Elle avait moins besoin de Dieu pour expliquer sa dictature; sa domination « humanisée » (le droit de cuissage a changé de forme) lui a permis de se justifier en partie seule, sans évoquer Dieu. Sauf à l'intention des pauvres d'esprit.

Son mensonge est de prétendre que le capitalisme, mode d'exploitation de l'homme par l'homme, est issu d'un développement naturel et harmonieux des rapports sociaux.

La bourgeoisie est devenue le sommet de la pyramide. Tout repose maintenant sur elle. Le sommet a été aplani (si les bourgeois qui rivalisent sont nombreux, ce n'était pas le cas des rois). Il en résulte que la pyramide repose maintenant sur une meilleure assise.

La bourgeoisie a fait passer Dieu du mensonge grotesque à un mensonge discret. Elle se sert toujours de lui. La disparition de la croyance en Dieu signifie la disparition de la croyance en la sacro-sainte autorité, et la mise en péril des exploités.

En fait, depuis toujours, le mensonge de Dieu, quelle qu'ai pu être sa présentation, a toujours été le moyen de domination le plus subtil des gouvernants.

Ce n'est pas parce que quelques bourgeois plus intelligents que d'autres se prétendent athés, parce qu'en 1905 l'Eglise a été séparée de l'Etat, que Dieu est mort. L'Etat, c'est Dieu mis en pratique; la disparition de Dieu entraînera la disparition du pouvoir hiérarchisé.

## LE CHRISTIANISME

Ce n'est rien d'autre qu'une variante élaborée du mensonge suprême. (Jésus, Mao, Vichnou, un même combat !)

La plaisanterie a pris un goût très douteux avec l'entrée en scène du hippie de Nazareth. Le bien et le mal étaient déjà définis avec soin et trouvaient un emploi à plein temps dans la sacrosainte formule : « tu respectera ce qui est, et tu sera ce qui est respectable » ; bref : « tu t'écrasera ou tu sera écrasé ».

Déjà des générations entières avaient croupi dans la misère la plus atroce en attendant le paradis de l'au-delà; ce pet métaphysique. Déjà des générations, non contentes de ne rien bouffer, avaient été dévorées par la peur du tout-puissant. Et puis... et puis... Jésus est arrivé... Comme Zorro !

Avant Jésus, les hommes souffraient, comme ça, pour rien; après Jésus, les hommes se sont vus délivrer de la souffrance inutile. Jésus a permis que l'on souffre utilement, au nom des autres, pour les autres. En se sacrifiant « en exemple », il a fait du sacrifice un moyen de rendre utile sa souffrance. Un moyen de l'admettre d'autant plus facilement qu'elle peut servir à quelque chose.

Les chrétiens ne se sont jamais attaqué aux causes de la souffrance, qu'ils n'ont jamais voulu voir comme provenant d'un système économique, ils ont aidé les hommes à la supporter et ont de ce fait été les meilleurs défenseurs des oppresseurs.

Tout comme Jésus s'est laissé crucifier pour racheter l'humanité, le croyant accepte de se faire souffrir en se donnant aux autres.

Croyants et militants portent la même croix. L'aventure du hippie de Nazareth

(suite p. 19)

## DICTATURE PAR LE SEXE

Pour des motifs qui n'ont rien d'humanaire, la sexualité est réduite à n'être qu'un moyen à la disposition de toutes les structures autoritaires. Le plaisir sexuel devient de ce fait réprimé au maximum.

La manipulation de la sexualité se fait sur deux plans :

- elle est un moyen pour l'économie lorsqu'il est question de natalité (« fabrication » de producteurs pour les profiteurs);
- elle est une arme pour l'ordre bourgeois, dans la mesure où elle est contenue dans un cadre rigide.

## COMMENT ET OU S'EXERCE LA RÉPRESSION ?

## Au niveau de l'enfant.

« Ne dites pas à l'enfant qu'il a un « zizi », il le sait. » Si vous êtes frustrés, ne le laissez surtout pas s'amuser avec, vous auriez des vertiges. Affirmez-lui que son sexe ne peut lui servir qu'à faire pipi; ça vous évitera bien des complications et vous pourrez continuer à lire Midi-Libre en paix.

Pour ce qui est de s'amuser avec ses mains, se servir de ses pieds pour jouer, ou bien faire des bruits avec sa bouche, nos chers pédagogues sont d'accord, mais s'amuser avec « zizi », **interdit**.

Pendant toute son enfance on lui fait comprendre qu'il y a toute une partie de son corps qu'il faut cacher, avec laquelle il ne faut pas jouer. Il y a pour faire respecter cela toute une panoplie de punitions morales et même physiques (du remord à la peur, en passant par la paire de gifles).

Pour tous ceux qui étant adultes n'ont

jamais eu qu'une **vie sexuelle** très misérable, l'explication est facile. Le sexe c'est fait pour « faire pipi » ou « fabriquer des gosses ». Si tu es trop jeune pour faire des gosses (en sous-entendant, pas assez âgé ou pas assez stable économiquement **pour te marier**), **il ne te reste plus qu'à attendre**. Chaque « chose » en son temps, et ne perd pas de temps, on perdrait de l'argent.

Le sexe n'est considéré que comme instrument de « travail », il permet de « fabriquer » des enfants, mais ce travail est tout de même considéré comme plaisant.

Voilà le rêve de tous les esclavagistes réalisés : le travail dans la joie.

## Au niveau de l'adolescence.

Voilà maintenant « l'instrument » utilisable. Il va donc être permis à l'adolescent de s'en servir ? Mais pas du tout ! L'adolescent n'est pas encore capable de créer une famille, il doit attendre encore. (Peut-être perdrait-il en éjaculant de la matière grise ?)

— L'école développe une certaine forme d'intelligence.

— Les maisons de jeunes et tout l'appareil culturel étatique « développent » les « sens ».

— Les stades développent le corps.

Ainsi l'Etat modèle et asservit ses sujets. L'homme n'est pour l'idéologie dominante (de l'Est ou de l'Ouest) qu'un élément de production et de consommation. Seul ce qui fait vendre et ce qui permet d'acheter est digne d'intérêt (or ce n'est pas la vente de contraceptifs qui sauvera l'économie capitaliste).

(suite p. 14)

## Nous ferons des gants avec la peau des patrons

En voilà assez des pleurnicheries des directions syndicales; un jour c'est parce que les patrons, se foutant de la gueule de tout le monde, refusent de payer une augmentation accordée dans les autres ganteries de France, un autre jour parce que la solidité d'une dictature peut permettre d'évincer les gens quand on en a plus besoin, un autre encore parce que la même dictature permet de payer sous le S.M.I.G. ceux dont on a encore besoin.

Les syndicats ne sont même pas de bons attachés de presse pour Midi libre, l'évolution de la dictature bourgeoise n'y est **démontrée** que lorsque tout le monde en a fait les frais.

Il serait peut-être utile de rappeler le bilan dressé par les syndicats, en se « demandant » toutefois s'il ne s'agit pas

en même temps de l'aveu de leur inexistence présente et de leurs magouilles passées.

— 1963 : 390 000 dz de gants;

— 1968 : 275 000 dz.

La capacité d'emploi de la profession est passée depuis 63 du coefficient 100 au coefficient 70.

— **Le chômage partiel.**

De nombreux travailleurs sont mis au chômage sans pour autant être reconnus chômeurs et par conséquent sans percevoir les indemnités de chômage jusqu'au retour d'un peu de travail.

Le système du travail à emporter sert d'efficace robinet pour l'écoulement de la main-d'œuvre. Le travail disparaît petit à petit, sans bruit (on s'en foutrait pas mal si la paye ne s'en ressentait pas !).

Les allocations d'Etat permettent à un travailleur célibataire même s'il ne travaille qu'à mi-temps de recevoir sur une année 400 malheureux francs.

Les heures, indemnisables au taux de 1,27 F, sont limitées à 320. D'autre part, sont rejetés sans recours de toute aide de l'Etat les travailleurs ayant exécuté dans la période de référence des douze mois antérieurs moins de 1 000 heures de travail.

L'ASSEDIC, caisse de chômage, ne couvre que le **chômage total**, très rarement reconnu dans la profession, « les travailleurs à domicile peuvent rester de longs mois sans travail, n'être jamais repris par la suite, n'être jamais officiellement licenciés, ne jamais bénéficier d'indemnités légales dues par le patron en de tels cas ».

Tout le pouvoir aux  
Conseils ouvriers!  
Les syndicats ne sont  
qu'un mécanisme  
d'intégration à la  
société capitaliste!

**Les travailleurs  
en grève**

Il y a quelque chose  
de changé,  
Monsieur le  
Directeur !

Oui ! les  
ouvriers  
veulent  
régler leurs  
affaires  
eux-mêmes !

Ce que nous  
avons de mieux  
à faire, c'est  
de foutre le  
camp !

Par ailleurs, apparaissent dans les ganteries, où certains travaillent à temps plein, des champions du chronomètre, des flics vérificateurs des cadences.

De plus, avec moins de 600 F par mois, un gantier n'est pas reconnu chômeur.

Voilà, sans précisions détaillées sur les multiples licenciements, l'état de la ganterie.

Notons qu' « en l'espace de deux ans, plusieurs centaines d'emplois ont été supprimés; chez Buscarlet une trentaine, chez Estret 70, chez Guibert plus de 200, chez Artièrre une trentaine, chez Jonquet dix-sept, chez Richard sept ». Dans la mégisserie, 1 100 emplois en 1964 et 1 000 en 1968.

gants revenant jusqu'à deux fois moins cher que les gants de la ville.

Le nombre de chômeurs permettant dans ces pays des salaires extrêmement bas.

Pour la ganterie, c'est la déconfiture. Quelles sont les réactions des seuls intéressés, les travailleurs? Pour le moment, ils attendent une solution (s'ils y croient encore) de « leurs » syndicats. Ces derniers en sont encore à réclamer des patrons dynamiques, à discuter avec les esclavagistes de service, à tolérer la chambre de commerce, tanière de la bourgeoisie locale.

Les patrons eux ont compris que la ganterie n'en a plus pour très longtemps, aussi placent-ils leur fric dans des affaires plus sûres. S'ils sont encore à Millau ce n'est pas que pour finir de presser le citron, c'est aussi pour ne pas abandonner leur petit chien. Depuis que les syndicats jouent à faire le beau, des liens de sympathie se sont créés.

A Millau on aime bien les bêtes.

Il reste tout de même la possibilité de produire des gants de luxe avec les ouvriers qualifiés concentrés à Millau. La ganterie vivotera quelque temps encore. Les « meilleurs » ouvriers garderont du travail. La rentabilité ne touchera plus que la qualité.

**QUE FAIRE ?**

Dans le système actuel il ne saurait y avoir d'autre solution qu'une concentration, une modernisation et une réorganisation des entreprises. La misère ne disparaîtrait pas pour autant, puisque sa cause n'aurait pas disparu, il y aurait simplement un peu plus de travail.

De ça les patrons n'en veulent pas, ils font à l'heure actuelle partie de la « bonne » société millavoise, font bonne figure, font leur beurre dans leur petit coin, se contentent de leur auge, alors pourquoi courraient-ils le risque de perdre leur prestige, ils commencent déjà à perdre des plumes avec la concurrence...

Tant que les petits patrons et les patrons tout court resteront, pas de solution pour la ganterie.

Quand le capitalisme n'a plus besoin d'un ouvrier, il le renvoie. Quand il n'a plus besoin d'une usine, il la ferme. Et quand de leur côté les syndicats ne font que rechigner, il fait causer ses entremetteurs de service (Delmas à Montpellier et Chaban-Delmas à Rodez).

Maintenir la collaboration de classe, c'est-à-dire pétitionner, pleurnicher, faire des causeries publiques, tolérer plus longtemps la chambre de commerce, écouter les patrons se plaindre, attendre d'eux une quelconque solution, c'est s'acheminer allégrement vers la décomposition.

**Si les patrons ont la peau dure, une solution : la tanner !**

**La réorganisation de l'économie par la base, sur le mode des conseils s'avère encore une fois une nécessité.**

**QUE DIRE DE TOUT CELA ?**

Le capitalisme marche bien. Il jette sans façons ce dont il n'a plus besoin. La loi du fric passe allégrement outre des pleurnicheries gauchisantes.

En Italie, au Japon, les ganteries modernes, concentrées, produisent des

**Dictature par le Sexe**

(Suite de la page 13)

Il est rentable pour les maîtres actuels d'avoir à diriger des êtres « sérieux », culturellement intégrés (!): des individus étant docilement passés du stade du jeu (propre à l'enfance paraît-il) au stade du travail.

Par contre, dès que le vent de libération sexuelle souffle, l'autorité et le travail sont menacés. (Le désir de vivre s'accommode mal de « l'obligation » de survivre.)

Les « tiraillements » étant de plus en plus fréquents à ce propos, on voit apparaître deux sortes de pédagogues :

— les pédagogues cons : « On ne peut pas tout faire, courir les personnes de sexe opposé et travailler », « on ne peut s'amuser et travailler »;

— les pédagogues moins cons : « Laissez-les jouer un peu, ils travailleront mieux après », « faites de l'éducation sexuelle ».

On passe ainsi de l'interdit brutal à un interdit bien plus « subtil », de façon

à ce que l'adolescent trouve un exutoire à son désir sexuel et ne veuille plus tout, mais se contente du peu qu'on lui accorde.

Nos chers maîtres ont de la souplesse dans leurs actions. C'est ce que certains ont baptisé progrès. L'important pour la bourgeoisie c'est que l'essentiel ne soit pas remis en cause. A savoir que pour elle la sexualité dévoyée n'est plus qu'un moyen pour maintenir l'ordre, pour consolider la famille autoritaire et patriarcale, pour maintenir le « dynamisme » dans le travail aliéné.

**Au niveau adulte.**

Après de nombreuses années de conditionnement, la répression trouve un terrain propice.

L'individu peut difficilement ressentir et penser en dehors des cadres rigides qui lui ont été imposés.

Les « idées », les inhibitions, les craintes, les refoulements se transmettent de génération en génération, tant par la stupidité de certains propos que la pesanteur du silence.

Remarquons au passage quelques faits révélateurs :

— La politique nataliste de tous les

gouvernements, avec ses fluctuations selon la pression des individus et les conjonctures économiques.

Ainsi on laisse vendre des produits anticonceptionnels, pour lesquels la « publicité » est interdite et on fait selon les besoins une propagande contre ces mêmes produits. « La pilule est dangereuse » titre périodiquement la presse à gros tirage.

— Les allocations familiales progressent rapidement au-dessus de deux enfants.

— Les maisons des jeunes, la culture, l'art, le sport, prennent naissance dans la misère sexuelle de tous, par le phénomène de sublimation (déformation des pulsions sexuelles, employées à des fins autres que les leurs, ne pouvant être assouvies).

(1) Pris par le biais de la culture à tous les mensonges bourgeois. Ayant pris dans la culture ce qu'il a consommé : les valeurs bourgeoises (goût du luxe, esprit marchand, bluff, etc.).

La répression s'exerce à divers niveaux et ce sous des formes multiples :

— **Urbanisme policier.** Tous les complexes urbains sont construits selon des normes de rentabilité, rien n'est prévu pour faciliter les rapprochements humains, le jeu, et encore moins les rapports sexuels.

— **Planification** dans le travail (cadences), mais aussi dans les loisirs (spécialistes de l'amusement, consommation de gadgets culturels, etc.).

— « **Vie** » de groupe sur le mode esclavagiste, soumission à mille règles rivatrices de vie, mais bénéfiques du point de vue du rendement (ex. : la vie scolaire).

Il faut bien sûr ajouter à cette liste on ne peut plus succincte l'influence stérilisatrice de la morale religieuse.

### **Jouir sans entraves, vivre sans temps morts**

Cette répression a deux causes principales :

- cause économique,
- cause sociale.

#### **1) Causes économiques.**

Nos pays industrialisés ont besoin d'un important troupeau. Le système mondial étant bâti sur les lois de la concurrence à tous les niveaux, le quantitatif prime sur tout. Il faut produire et vendre au maximum dans le seul but de profit.

L'automatisation permettrait de réduire la main-d'œuvre, mais diminuerait en

même temps le nombre de consommateurs. Elle limiterait le temps de travail, mais laisserait des individus « oisifs » et livrés à eux-mêmes trop longtemps et l'on ignore ce qu'ils seraient alors capables de faire... peut-être auraient-ils envie de satisfaire leurs désirs !

Les structures de loisirs destinés à la main-d'œuvre libérée de l'usine pour retomber aux mains des dirigeants par le biais des maisons de la culture (et autre club Méditerranée) ne sont pas encore suffisantes pour bien tenir le troupeau en main.

Donc, encore une fois, « fabriquez des gosses », la sexualité c'est fait pour ça.

2) **Causes sociales.**  
Il faut un état, il faut un gouvernement, il faut des chefs d'entreprises, il faut des chefs de services, il faut des chefs d'ateliers, il faut des chefs de familles. Supprimons le dernier maillon, l'édifice dégingole (confort article sur la famille). Que devient alors la classe dirigeante ?

La sexualité libérée, c'est la fin de la cellule familiale. Sans culpabilité, l'individu choisit son compagnon ou sa compagne selon le plaisir qu'ils ont à être ensemble et pendant la période durant laquelle ce plaisir existe — quelques heures, plusieurs mois ou années — la relation entre les personnes ne peut alors exister que selon le plaisir que l'on éprouve à vivre cette relation.

— Peut-on dans un système social bâti sur le devoir concevoir un système

de relations inter-individuelles dans le domaine sexuel bâti sur le plaisir immédiat et total ?

— Peut-on imaginer un homme sans règle ni loi si ce n'est celle du plaisir dans sa vie sexuelle, se plier aux règles d'un chefailon dans le travail ?

C'est la fin du **travail aliéné.**

— Peut-on imaginer cet homme sans foi ni loi, ce délinquant de l'amour acceptant que quelqu'un le dirige ? C'est la fin de la hiérarchie.

— Peut-on imaginer cet individu, sans scrupule autre que celui de la recherche immédiate sur le plan sexuel du maximum de plaisir, acceptant que des marchands parlent en son nom, lui fabriquent des lois, lui trouvent des besoins. C'est la fin du système et de l'état.

Or bien des salauds ont besoin pour tirer le maximum de profit du travail des autres, de la hiérarchie et de l'état. La sexualité, si elle est réprimée, permet d'admettre ces abominations.

— Les militaires vont très rarement en prison.

— Les individus qui proclament : « Jouissez sans entrave », « Faites l'amour, pas la guerre », risquent à tout moment de s'y retrouver.

Il est grand temps que tous les ablateurs de vie disparaissent à jamais. La plaisanterie a assez duré. Nous n'avons plus qu'une seule chose à leur dire : à la prochaine, on vous crévera, salopes.

## **L'institution scolaire et l'exploitation sociale**

Le gouvernement, par l'intermédiaire du S.N.E.S. (Syndicat National des Enseignants du Second degré) vient de nous faire part de ses revendications sous un titre prometteur : « Ce que les enseignants des Lycées et Collèges veulent... », les militants sans complexes de ce syndicat pourri revendiquaient entre autre choses :

« Le droit pour tous les jeunes à un **enseignement de qualité** public, laïque et gratuit et qui leur assure de **véritables débouchés...** »

« Le temps et les moyens **d'enseigner** » ... « Le droit pour tous les élèves d'avoir des locaux scolaires adaptés, un équipement pédagogique moderne, des maîtres qualifiés » ... « Pas de classes surchargées, mais un contact personnel entre chaque élève et ses professeurs ». Pour les enseignants, le temps et les moyens d'améliorer les conditions de leur travail, de conseiller les parents, **d'aider et d'orienter** les élèves, d'animer des activités éducatives enrichissantes, **une vie scolaire sereine et studieuse** »... Amen...

Décidément le ridicule ne tue plus. La charogne humano-progresso-ridiculo-

fasciste du S.N.E.S. n'a pas encore compris l'inutilité et le danger de telles revendications.

Le gouvernement lui aussi rêve d'une école ultra-moderne, mais ses désirs sont bien plus légitimes. Suffisamment de locaux, de professeurs, de loisirs, la mise en application de méthodes pédagogiques « modernes » sont la meilleure condition de la **rentabilité** de l'enseignement et de l'intégration à la société capitaliste (cf. U.S.A. où l'Université de Colombia, par exemple, est financée par Ford).

### **S.N.E.S. - F.N.E.F. : MEME COMBAT**

Parallèlement aux pleurnicheries du S.N.E.S., la F.N.E.F. (Fédération Nationale des Etudiants de France) émet des revendications du même style, en précisant bien toutefois que son but est de : « défendre les intérêts des étudiants en tant que futurs cadres de la nation » et de « faciliter l'intégration de l'étudiant dans la vie active de la nation » (!).

Nous préférons la franchise des fascistes de la F.N.E.F. à la connerie militante du S.N.E.S., car si leurs reven-

dications sont identiques, les fachos au moins savent où ils vont.

Le fait que le S.N.E.S. se glorifie d'une « action syndicale positive » en manifestant **sa soif d'intégration** prouve deux choses :

— Son incapacité de faire une analyse consciente et conséquente de l'enseignement et de son rôle.

— La victoire totale de la bourgeoisie dans la propagation de l'idéologie dominante, ayant réussi à faire en sorte que l'exploité devienne artisan de sa propre misère.

Pour ne pas infliger au lecteur un interminable flot d'injures, nous ne ferons pas de commentaires sur l'objet de la grève qui accompagna les revendications. Rappelons toutefois que les militants syndicalo-fumistes du S.N.E.S., conscients d'avoir fait leur devoir, ont bénéficié d'une augmentation substantielle de salaire.

Voilà qui est on ne peut plus révélateur. Les enseignants nous l'avaient déjà prouvé, il n'y a pas de meilleurs épiciers qu'eux. Ils vendent la salade de la bourgeoisie et poussent l'esprit marchand jusqu'à demander de bons salaires et de meilleures conditions d'exploitation

au nom de principes « révolutionnaires ». (Mais quoi, faut bien vivre.)

### LA VOIE SANS ISSUE

La pédagogie est et restera un problème clef dans tout système d'éducation. Mais actuellement, même dans le cas le plus favorable et le plus rarissime où elle a pour but de permettre l'épanouissement de certaines facultés, il lui est impossible de parvenir à ses fins.

Dans une société de classes et hiérarchisée, l'éducation ne peut que revêtir des formes autoritaires. L'enfant est d'autant plus brimé qu'il est issu d'un milieu social défavorisé. Car les origines individuelles conditionnent les rapports interpersonnels tout comme les réactions face aux institutions et aux personnes ayant un statut social bien défini (professeurs et administrateurs par exemple).

Dans le cas d'une **reconsidération totale** des rapports enseignants - enseignés, l'éducation sera d'autant plus libertaire que les élèves pourront être soustraits à l'influence de la famille (entretenant de par son rôle le mythe de l'autorité et des chefs indispensables); de même, ils seront moins soumis aux imprégnations de l'actuelle société du profit hiérarchisée et divisée en classes.

Or, il ne s'agit évidemment pas de distiller de l'éducation en vase clos. La logique et la lucidité veulent donc que ceux qui s'intéressent à la **libération** et à l'épanouissement de l'individu posent clairement le problème. La lutte dans le domaine de l'éducation implique obligatoirement **la lutte sur le plan social**.

Il n'y a pas d'enseignants révolutionnaires.

### DE L'ORIENTATION AU DIRIGISME

L'enseignement en France offre la preuve flagrante de son assujettissement aux impératifs économiques. (Il n'est pourtant pas question de dire que la coordination n'est pas à faire en système socialiste.)

L'asservissement de l'enseignement se manifeste sous deux aspects: Tout d'abord par la formation même, octroyée dès les petites classes, où **l'on néglige volontairement ce qui est humainement primordial au profit de ce qui est socialement utilitaire, c'est-à-dire fonctionnel**.

Ainsi se forment des générations d'« adultes » incapables de bredouiller quoi que ce soit si ça n'entre pas dans le cadre de leur spécialisation outrancière. La dépendance à l'économie capitaliste se traduit à un autre niveau, celui de l'organisation de l'enseignement. Les sections d'enseignement sont créées non en fonction des **besoins réels du pays**, mais en fonction des intérêts de la seule classe dirigeante.

L'exemple flagrant et le plus scanda-

leux est celui des C.E.T. (Collèges d'Enseignement Technique). A une sélection **arbitraire** s'ajoute la distillation d'une « éducation » sclérosante.

Toujours en ce qui concerne les C.E.T., le C.N.P.F. (patronat) faisait des propositions impératives le 18 janvier 1966. Le gouvernement y obéissait point par point dès mars 1966 par la voix du Ministre Fouchet. Ce dernier fit en sorte que les modifications de structure découlant de sa réforme amènent les C.E.T. à offrir au patronat une idéale main-d'œuvre de jeunes.

Entrant très rapidement dans l'économie (préparation au C.A.P. en 2 ou 3 ans), bien formés sur le plan technique, absolument pas sur le plan intellectuel (il ne s'agit évidemment pas d'un jugement des capacités, mais de la formation), pris en charge et recevant un complément d'apprentissage par le patronat, ces jeunes sont un élément de choix. Ils sont capables très rapidement de jouer le rôle d'un spécialiste et offrent le quadruple avantage d'être, à qualification égale, beaucoup moins payés, d'avoir une formation de complément monovalente (offerte par les entreprises, donc les y attachant), d'être de par leur système de recrutement très nombreux, soit aisément **marchandable** (sur le plan de la rémunération, mais aussi sur celui de la combativité) et de permettre une exploitation supérieure par le chantage de tous ceux n'ayant pas le C.A.P. (et très souvent tout aussi compétents).

Ce honteux trafic permettant de sacrifier pratiquement 40 % (chiffres officiels) de garçons et de filles de plus de 16 ans à l'exploitation patronale sous le couvert de l'éducation nationale, doit être dénoncé et combattu.

### L'INSTITUTIONNALISATION

Il est à remarquer que le corps enseignant est exactement calqué sur le schéma de la société de classes. Il a ses parias (les maîtres auxiliaires), ses aristocrates (les agrégés) et même une troisième classe, celle des licenciés. Ce qu'il y a de honteux et surtout de foncièrement significatif c'est la différence qui existe entre ces différentes castes. Il ne s'agit en aucun cas d'une différenciation des capacités d'enseignants, **car tous occupent les mêmes postes**, il s'agit encore moins de compétences dans le domaine de l'édu-

cation, **il n'est question que d'une différence de paiement et de statuts**.

On constate donc **qu'avant sa valeur éducative, l'enseignant a une valeur marchande**.

S'il était encore besoin de preuves du dirigisme de notre **système** d'enseignement, il suffirait de faire une analyse en profondeur de la Réforme Fouchet. Bien des études critiques ont été faites démontrant le mécanisme de recrutement, de canalisation, de répression et d'évacuation des élèves par un tel système. De la maternelle à la sortie de l'université, tout un dispositif est mis en place avec ses pièges et ses voies sans issue.

Il entretient une **ségrégation outrancière** entre l'enseignement « technique » et l'enseignement « classique » par exemple (l'un et l'autre ayant un rôle bien défini à jouer, indépendant de l'éducation).

Ce qu'il y a de profondément injuste dans ce système, c'est qu'il maintient en place et alimente quantité de fausses valeurs. Il organise, sur des critères favorisant l'injustice, tout un mécanisme de sélection allant de la note au barrage des examens en passant par les conseils d'« orientation ».

### EN TOUTE DEMOCRATIE

Il a déjà été précisé que l'éducation n'est que le reflet de notre société de classes hiérarchisée et qu'elle ne peut donc en revêtir que les formes autoritaires. Le même raisonnement s'applique à l'enseignement, au sein duquel on paie les conséquences d'une société s'accommodant fort bien de l'injustice et de l'exploitation.

Devant le même travail à fournir, deux êtres d'une égale intelligence, mais issus de classes différentes, auront des réactions très variables. Mais ces réactions sont jugées avec des critères établis par la classe dirigeante (donc appliqués dans son intérêt). Ainsi au niveau primaire de la facilité d'expression, le fils d'ouvrier ou de paysan sera défavorisé.

Cette injustice flagrante dans le **choix des valeurs — critère de la forme et du savoir même stérile pourvu qu'il alimente le brio social et la soumission** — est ressentie différemment selon l'origine de l'élève. A ce sujet, Peyrefitte faisait remarquer cyniquement (Journal Officiel,



1968, p. 1522) : « **La nature sociale** a ses lois contre lesquelles vous ne pouvez rien, pas plus que contre les lois de la nature physique. Le moteur de l'Education, encore une fois, c'est le désir d'imitation, et ce sont les facilités naturelles que l'enfant trouve **autour de lui** dans sa première enfance qui **commandent** son devenir. »

« Un fils d'ouvrier, formé depuis l'âge le plus tendre par son père, a plus de difficultés à s'exprimer qu'un fils d'avocat. » Il employait même l'expression de « fatalité de l'hérédité culturelle ».

M. Peyrefitte, démocrate, paraît-il, ose élever au niveau d'un principe naturel l'injustice de notre enseignement. Il se permet **de constater et de justifier ce que nous constatons mais que nous combattons.**

Les chiffres actuels eux-mêmes parlent pourtant bien mieux que l'ex-ministre de l'Education Nationale. Ils démontrent que peu à peu, systématiquement, les fils de paysans et les fils d'ouvriers sont **expulsés** de l'enseignement pour n'être plus que 7 % à l'Université, cette usine à fabriquer des cadres et des chefs.

Actuellement, les méthodes pédagogiques sont réduites à l'état de combines, de « ficelles ». Elles permettent, sans formation, sans moyens et sans que n'aient été repensés les rapports adultes-jeunes (rapports d'autorité et de communication unilatérale) ainsi que les rapports enseignants-enseignés, de **faire passer** à des élèves dépourvus d'esprit critique (de par leur formation) une dose de « **savoir** » fort contestable.

« L'interdit que l'on a reçu dans son enfance on le transmet à ceux qui suivent: c'est l'adulte aux doutes refoulés qui, sans le vouloir, aggrave les problèmes que pose à celui qui apprend, la stérilité des connaissances et des croyances » (Erikson).

Les méthodes pédagogiques de notre enseignement n'ont pas pour origine l'être en soi, mais sont fondées sur des **valeurs marchandes** telles que le **rentable, le fonctionnel, le luxueux**, valeurs qui prennent source dans la société actuelle, ses coutumes, sa « **morale** », ses **préjugés, ses institutions**, mais **avant tout dans le système économique.**

**LIBERATION ET LIBÉRALISME**

Bien des pédagogues et des enseignants, fortement bousculés par les événements de mai-juin 68, ont repensé à leur manière les relations d'autorité. Il est né de cela une nouvelle façon de faire ou plutôt de laisser faire: **le libéralisme.**

Cette nouvelle **pratique** résulte de la destruction du mythe de l'enseignant et de la peur plus ou moins inconsciente de ne pas être accepté par la classe ou le groupe.

Elle révèle un caractère profondément **démagogique** ainsi que la crainte ou l'impossibilité (par faiblesse) d'une remise en cause **authentique** de la fonction et des possibilités de l'enseignant.

Le libéralisme, demi-mesure, superficielle et néfaste, entretient l'irresponsabilité de chacun au nom de la soi-disant responsabilité de tous. Il permet à chacun de s'abandonner à la griserie d'une **pseudo-liberté** qui n'oblige absolument pas à prendre conscience de ses propres limites, mais qui amène simplement à jouer avec la souplesse des nouvelles règles.

Ce libéralisme ne faisant qu'amoin-drir la fermeté de répression sans pour autant s'en prendre aux sources mêmes des conflits, développe l'intransigeance et un sentiment d'irresponsabilité générale. Une telle méthode, de par son essence, est la preuve d'un autoritarisme latent chez celui qui la met en pratique. L'adulte détient toujours les moyens de pression, parfois indirectement, et il représente la censure sociale génératrice des conflits. L'ambiguïté réside dans le fait qu'il est toujours celui qui juge et pose les interdits.

Ce travestissement de l'autorité ne peut, lorsqu'il a été démasqué, que provoquer l'**autoritarisme ouvert**, réaction « **logique** » à l'inévitable exploitation par les jeunes de l'incohérence et du superficiel d'une telle méthode.

De toute façon, non seulement les êtres réagissent différemment, mais, **même s'il était possible de libérer par la pédagogie scolaire qui que ce soit, la société autoritaire et aliénée se chargerait immédiatement de le récupérer.**

Le S.N.A.L.C., syndicat fasciste, avoue que l'école est inhumaine dans le n° 693 de sa revue stupide : « Nous mettrons fin à la politisation des lycées, voire C.E.S. » ... et il ajoute, dix lignes plus bas : « l'homme est un animal politique ».

**L'ECOLE PRISONNIERE**

Mettre en cause l'autoritarisme des formes d'éducation scolaire signifie mettre en cause celles de la famille, mais aussi et surtout d'une façon plus générale, la hiérarchisation outrancière de notre société.

« Il est plus facile de **vendre** son indépendance contre une sécurité économique que de mener une existence indépendante, responsable et d'être son propre maître » (W. Reich). (Ce même raisonnement s'applique bien sûr aussi aux partis politiques.)

Neill explique au sujet de l'institution scolaire :

« C'est une bonne école pour tous ces gens endormis qui veulent des enfants dociles, passifs, capables de s'adapter à une société où **l'argent est le principal critère de réussite** et où

l'homme doit dresser des palais de justice et des prisons pour punir les victimes de son oppression. »

... « Cette société qui recherche des laquais dociles, assis à de tristes bureaux, des employés de boutiques de mécaniques, petits banlieusards du train de 8 h 30; bref, une société qui repose sur les épaules rabougries du petit conformisme paniqué. »

**Il est primordial pour la bonne vie d'un système d'exploitation que ceux qui seront demain les « cadres » du pays acceptent dès aujourd'hui de bien apprendre leur futur rôle de flic.** Il s'agit de par les méthodes actuelles de se vautrer dans un individualisme forcené, fait d'égoïsme et d'arrivisme, de se familiariser avec l'inhumanité et l'injustice pour pouvoir très bientôt, sous le couvert d'un diplôme, cacher ses faiblesses et ses carences en justifiant et **perpétuant le système qui nous aura réservé une place privilégiée dans le mécanisme de l'exploitation de l'homme par l'homme.**

**« Quelle époque, M. l'Abbé ! »**

(Hara-Kiri Hebdo)

La messe c'est comme le bac, à force d'y réformer on y comprend plus rien, moi j'y vais pas mais ma femme me raconte, les vieux livres de messe y'a longtemps qu'ils ont été remplacés par des petits manuels pratiques tout en français mais qui sont déjà illisibles tellement ils ont été couverts de ratures et de rajouté, de toutes façons maintenant c'est tout changé, y'a plus qu'à les mettre au feu, quelle époque de changement que nous vivons ! Ma femme me dit tu verrais ça, elle y comprend plus rien à la messe de maintenant ça ressemble plus du tout à celle de quand elle était môme elle est complètement paumée, y'a qu'un truc qu'elle reconnaît c'est le sermon. Elle connaît le thème d'avance c'est celui de la veille au soir, c'est celui de l'émission hebdomadaire de Penchenier sur Radio-Luxembourg, « le fond du problème », quand j'écoute ça le samedi soir en mangeant la soupe j'imagine tous les curés de campagne de France et de Navarre à court d'inspiration, en train de prendre des notes. De mon temps, ils étaient pas aidés comme ça, faut pas trop qu'ils se plaignent. Remarquez je plaisante mais je sais bien que de nos jours où tout est moderne il faut bien que l'église elle soit moderne aussi. D'ailleurs l'émission de Penchenier c'est La Vie Catholique qui la paie, moitié-moitié avec Banania. Prolétaires de tous les pays, lisez un journal qui soutient les revendications des travailleurs, lisez La Vie Catholique, journal moderne et de son temps, résolument tourné vers l'avenir.

## Le Tout-Millau de Gôche

La mort de la vieille gauche stalinienne a fait apparaître à Millau quelques signes avancés de décomposition, tels « Radal » et « Causse Rouge » (!).

**RADAL** se propose dès le numéro 1 un joyeux programme : « diffuser sa vérité, mais aussi et surtout celle des autres » ; voilà qui promettait une bonne partie de rire. En cela, ces marchands ne nous ont pas déçu.

Par ailleurs, chacun a eu de quoi remplir sa gamelle, il y avait suffisamment de sauce pour abreuver tous les mécontents ; **car du côté de Radal, ce qui importe, c'est de faire comprendre qu'il faut grogner. Comme les porcs.**

Pour ne pas avoir à se poser de graves questions « de fond » et pour ne pas risquer de sombrer dans leur néant théorique, ces commerçants ne se sont même pas élevés à la hauteur du réformisme.

Edgar-Fauriste, partisan de l'unité de la gauche, féministe, progressiste, respectueux avec tout le monde, Radal est tout cela en même temps. **C'est une sorte de Bottin de la pensée bourgeoise.**

### « CAUSSE ROUGE »

Nous ne saurons que trop vous conseiller cette petite gâterie chinoise. Un petit peu d'exotisme ça soulage.

Journal **marxiste-lapiniste**, « Causse Rouge » n'a pas manqué d'adopter le ton pleurnichard et les grands thèmes de l'idéologie maoïste.

« Unité à la base et dans l'action », voilà ce qui est proposé dans le n° 1, juste avant que le numéro deux n'évoque l'existence du P.C.M.L.F. (Parti Communiste, Marxiste, Léniniste Français). Si un article sur la ganterie fait honneur aux rédacteurs en ne laissant aucune place à la démagogie, le reste du journal traduit bien l'intention de ces curés staliniens de récupérer n'importe qui à gauche pourvu que ça s'unisse de front et que ça milite ferme. Leur programme : **Dieu a fait le monde, Mao fera le reste.**

Payez-vous donc ces chinoïseries, c'est délicieux et vive la pine chopulaire. Un point-tsé-toung.

(1) Nous laissons volontairement de côté le régional-socialisme des comités occitans.

## Planque ta moustache, Albert, on t'a reconnu

I) Du côté de ceux qui colportent la culture congelée et candidatent à la députation, on s'applique à faire pardonner son zèle dirigiste et sa paye rondelette en soutenant mieux qu'un souteneur « le - programme - pour - une - démocratie - avancée - qui - ouvrira - la - voie - au - socialisme » (!). Pour le Parti Stalinien Français : **La - bonne - affaire !**

II) Faute de ne pouvoir se faire un nom dans les hautes sphères de la politiquechiotte, nombreux sont ceux qui, profitant du dérisoire de leur titre universitaire, se contentent des fosses d'aisance idéologiques de province. Horreur et putréfaction ! Rien d'étonnant à ce que l'on trimbale de réunions publiques en manifestations culturelles, la glorieuse image d'Epinal d'un professeur d'histoire. A l'« inquiétant » bolchevik au couteau entre les dents, il était judicieux de substituer la figure rassurante d'un vidangeur de la culture. **La - bonne - blague, quoi !**

III) Quittons un instant ces considérations sanitaires. Ajoutons quand même qu'à force d'être maintenu sous pression, le mécontentement populaire déclenchera un jour les chasses d'eau de la révolution.

IV) Afin de retarder cette grande lessive, la - bonne - cause au nom du stalinisme et de ses variantes. La pauvreté du mythe de l'enseignant « dynamique » ne saurait redorer cependant le blason stalinien. Alors la - bonne - ment. Autrement dit, s'il n'y a que deux solutions dans ce foutu patelin, la mauvaise c'est toujours la - bonne.

V) Pour tenter leur chance, certains provinciaux « montent à Paris ». D'autres, par résignation-impuissance, préfèrent se forger une réputation d'humaniste dans les diverses poubelles artistico-culturelles de leur ville (M.J.C., lycées, etc.). L'important est en fait de recruter pour son prestige personnel ou pour celui de son parti (d'où l'expression : « travailler pour le parti »), de futurs électeurs et

(1) Aux partisans de la révolution par étapes, nous rappelons que le maillot jaune est actuellement détenu par Mao-Tsé-Toung.

militants, en l'occurrence de futurs « Marx » ou crève ! Les difficultés ne manquent évidemment pas. Mais que voulez-vous que la - bonne y fasse, si l'enfant ne veut pas têter !

VI) **Planque ta moustache Albert ! T'es repéré.** Personne n'oubliera ton attitude de petit con vexé par un élève qui se foutait pas mal de tes balivernes. Tu nous a brillamment confirmé dans notre opinion par ton attitude de brigadier-chef défendant vaille que vaille sa misérable fonction. Toi et tous tes collègues du corps enseignant, ne valez vraiment pas cher ! Ton comportement de flic (passage de l'élève impliqué en Conseil de discipline) n'est pas un fait isolé dans l'exercice de ta profession. Elle est ton lot quotidien, l'aboutissement pratique du rôle social auquel tu t'accroches, petit fonctionnaire.

VII) Pour ta défense tu n'as rien trouvé de mieux (toi le « marxiste » diplômé !) que d'évoquer l'objectivité de ton enseignement par un rapport favorable de l'inspecteur académique et une bonne note. Larbin ! Vieux con ! Espèce d'Alain Decaux millavois (toutes proportions gardées), peux-tu nous expliquer si le matérialisme historique au nom duquel nous déclarons que tu es un pauvre type, fait partie de l'interprétation bourgeoise de l'histoire. L'attachement que tu manifestes pour ta condition de « petit bourgeois ballotté entre le capital et le socialisme » en dit long sur ton inconsistance.

VIII) Marionnette désarticulée ! Pantin gesticulant ! Faute de ne pouvoir singer avec conséquence le patato-stalinien Duclos, tu rejoins le pata-physicien local Gombo illustrant avec brio l'inutilité de sa philosophie par la recherche d'un certificat de beau parleur, dans une causerie gentilette avec deux curés sur le thème « Dieu est mort ». Peine perdue : tout le monde sait très bien que depuis Nietzsche il n'y a plus de philosophes, mais **seulement** des professeurs de philosophie. Il est vrai que l'individu dont nous parlons n'en est même pas au niveau du « singe de Zarathoustra ».

IX) Finie la - bonne - planque, la plaisanterie est terminée. Si nous parlons de toi, ce n'est pas que nous accordons de l'importance à ta petite personne. C'est que tu présentes toutes les caractéristiques de la bonne conscience gauchisante, dernière couche de crasse protectrice du vieux monde. A la pro-



(Suite de l'article des pages 12 et 13)

a marqué bien des esprits. Le sentiment de culpabilité, de très loin le plus communément partagé de tous, est un excellent tremplin pour le militantisme.

Que personne ne sous-estime le problème, la **dévotion aux autres** a perverti tous les rapports humains et la lutte révolutionnaire. C'est à cette dévotion que nous devons cette conception messianique du parti et des chefs devant sauver « les masses », et ne faisant que les utiliser en réalité; c'est à elle que nous devons de trouver tant de refulés donnant par leur dévotion débile au parti, un sens quelconque à leur vie misérable.

Pour notre part, nous dégageons du combat révolutionnaire toutes les attitudes de curés. Nous ne nous battons et ne nous battons qu'avec plaisir, sans honte et sans remords.

### L'EGLISE

Cette institution fascisante a **historiquement** toujours été le meilleur soutien de la bourgeoisie.

Par la conception miéleuse de « l'amour de tout le genre humain » et les conséquences de la « foi » ainsi que de la « charité chrétienne », elle a contribué avec succès à justifier et à développer l'esprit de soumission.

La dictature des curés, à Millau, a joué et joue un rôle considérable dans le maintien de l'esprit de résignation.

Il est grand temps que les curés et leurs ouailles ne la ramènent plus.

Cette ville est truffée de nones et de curés. Le nombre d'écoles dites libres (avec quelle arrogance) en dit long sur les manigances de ces gros entrepreneurs du racket. Les curés sont partout, dans les rues et dans les esprits. Ceux qui rôdent en plein air ont poussé le vice jusqu'à se **déguiser** en hommes normaux.

Nous ne nous éterniserons pas sur la morale stérilisante des frustrés des deux sexes. Ces ordures ont réussi à salir tout ce qu'ils ont touché. Ils ont introduit dans l'amour la notion de péché, de honte et de remord. Honte de son corps, peur de l'acte sexuel, sexualité pour la procréation, voilà l'un de leurs multiples cadeaux,

et voilà une raison de plus pour **dératiser Millau. Foutons dehors sans plus tarder toute cette vermine, et que la fête commence !**

Reproduction de tous textes et illustrations de ce journal autorisée et encouragée pour tous pays y compris l'U.R.S.S. et la Chine dite « communiste ».

## DELMAS et la postérité

**Delmisme** : Manifestation de la pensée bourgeoise dans sa plus redondante nullité. Ensemble d'idées stupides, particulièrement bien incarnées dans la seconde moitié du vingtième siècle par un député français.

Se dit, plus précisément, de tout ensemble d'idées tournant toutes autour du principe de soumission, prenant appui sur la vanité et ne dépassant jamais le ridicule.

**Delmiste** : Partisan de la doctrine du célèbre député. Possède depuis l'aventure électorale de 1968 un penchant très prononcé pour le canular. Par extension ce mot s'écrit **Gabriac**, mais son emploi reste excessivement péjoratif. Introduit une nuance d'arrivisme dans une doctrine qui n'avait pas besoin de ça pour paraître nuisible.

Dans le langage courant, l'insulte : « T'es pire qu'un gabriac » est absolument grossière.

L'anglais **Delmithm** concurrence en arrières-pensées et pensées arriéristes le système français.

L'argot **Delmouth** est vulgaire.

## Avertissement aux professeurs stagiaires

Elle doit toujours occuper ta pensée l'idée que tu **as** été jeune et que tu es vieux à **présent**. Par la grâce d'un concours de recrutement, te voilà introduit dans la clique des responsables, responsable à ton tour de ce monde que tu vomissais et que tu devras **pré-**avant, pour ne pas être vomi **toi-même**, présenter avec des fioritures à de jeunes enfants.

Si tu sais **travestir** le vieux monde, le farder habilement afin de le rendre encore un peu **désirable**, tu ne dois plus douter un seul instant de tes aptitudes pédagogiques. Quelques idées neuves, de frais **souvenirs**, un peu d'ironie au besoin, et, s'il est possible, une attestation de ta **présence** aux commissions universitaires de mai 68 suffiront bien à donner le **change**. Si tu as des idées avancées, tu auras de l'avancement, tu jouiras de la considération de tes collègues et de ton chef d'établissement, et pour peu que quelques parents d'élèves particulièrement réactionnaires viennent se plaindre de toi auprès des autorités compétentes, tu auras acquis la conviction que, malgré les dures nécessités de la vie, tu n'as pas complé-

tement démerité de tes rêveries de jeunesse.

Tu devras apprendre toutes les ficelles du métier qui te permettront de détourner tes disciples du merveilleux projet que tu formais toi-même quand tu désirais changer le monde et quand tu étais irresponsable. Tu animeras des activités socio-éducatives afin de former des hommes tels qu'en réclament les directeurs de la vie sévère. Littéraire, tu montreras à des enfants de quinze ans qui vivent dans des H.L.M. l'enrichissement culturel qu'ils doivent tirer de pièces de théâtre écrites et jouées dans des châteaux. Historien, tous les 11 novembre, tu remettras ça, la bataille de la Marne, les poilus, Pétain, Mangin, Joffre et, comme malgré tout, tu n'aimes pas ces hommes-là, tu suggèreras avec la plus grande discrétion qu'ils manquaient de sentiments humanitaires, avec la plus grande discrétion, car tu joueras le jeu de la tolérance comme les petits de ces bouchers te l'ont demandé (!).

La hiérarchie te donnait des aigreurs d'estomac, tu puniras l'insolence qui est, comme tu le sais, le symptôme d'une mauvaise digestion des rapports hiérarchiques. Tu te guériras de ta propre insolence et excuseras ta molesse en invoquant l'indispensable courtoisie qui est chez les cadres un signe d'excellente éducation.

Alors des années de servilité s'ajouteront aux premières années de servitude et tu acquerras cette autre conviction que le monde, décidément, ne se change pas en un jour.

28 stagiaires du C.P.R.  
de Toulouse.

(1) Pour te rattraper, tu présenteras des films sur Cuba, le jeudi.

LA CONSOMMATION EN MASSE DE LA DROGUE EST L'EXPRESSION D'UNE MISERE REELLE : ELLE EST LA FALLACIEUSE RECHERCHE DE LIBERTE DANS UN MONDE SANS LIBERTE. I. S.

## RÉVOLUTION DE LA JEUNESSE

(Suite des pages 10 et 11)

**pouvoir** compense cette épuisante compromission, le **jeune-vieillard ne se différencie en rien du vieillard-qui-veut-rester-jeune**. Tous deux bluffent, tous deux survivent. Le « maquillage qui supprime les rides » et « la Ford : cette carte de visite » auront permis à tous les **fossiles humains de mourir sans jamais avoir vécu**.

L'actuelle jeunesse de la révolte annonce la fin du vieux monde, la fin du règne de la mystification et du bluff.

Marx est un vieux con quand c'est Labonne qui en parle

**L'HUMANITÉ**  
**NE SERA HEUREUSE**  
**QUE LE JOUR**  
**OU LE DERNIER CAPITALISTE**  
**AURA ÉTÉ PENDU**  
**AVEC LES TRIPES**  
**DU DERNIER BUREAUCRATE**